

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 38. VOL. II. — SAMEDI 18 NOVEMBRE 1843.

Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Les Torrents des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.
Quatre Gravures. — *Courrier de Paris.* — *Portrait de madame Pauline Viardot-Garcia.* — *Bellasio, tragédie, par Bertal.* — *Dix-sept Gravures.* — *Académie des Sciences.* — *Compte-rendu des deuxièmes et troisièmes trimestres.* — *Sciences médicales.* — *Accident du 10 novembre sur le Chemin de fer de Versailles.* — *Gravure.* — *Histoire de la Sérénité.* — *Portrait de Narvaez;* — *Portraits du Roi et de la Reine des Belges;* — *Chambre des Représentants;* — *Une Bouteille de champagne,* nouvelle, par André Delrieu. (Suite et fin) — *Marguerite Pasteria,* Roman de M. César Canto. Chapitre XIX, la Fuite; chapitre XX, un Moine et un Prince. — *Quatorze Gravures.* — *Bulletin bibliographique.* — *Annonces.* — *Mode.* — *Une Gravure.* — *Anusments des Seigneurs.* — *Une Gravure.* — *Correspondance.* — *Bébés.*

pin, et des montagnes se montrant pour la première fois, depuis la création, avec un front chauve et découronné.

Mais qu'adviendra-t-il de toutes ces dévastations barbares? On s'aperçoit bientôt que le climat changeait sensiblement, que les orages étaient plus fréquents et plus dangereux. Le régime des cours d'eau qui servent de moteur à la plupart des forges françaises devint de plus en plus variable. On passa sans transition de la sécheresse à des crues subites, et, d'un autre côté, la rareté du combustible végétal empêcha les fabricants d'avoir recours aux moteurs à vapeur. Enfin ces crues causées, soit par la fonte des neiges, soit par les orages, exerceront de terribles ravages, et des contrées jadis fertiles et florissantes virent naître des torrents dévastateurs, menaçant constamment suspendue sur leur tête.

Un moment même où nous écrivions, de nouvelles inondations viennent donner une trop éclatante sanction à nos paroles. Le Rhône, qui pourrait n'être qu'un fleuve bienfaisant pour la contrée qu'il traverse, est le plus terrible fléau de la vallée qu'il arrose. La Durance, cette rivière torrentielle, se précipite comme une avalanche, et enlève en un instant ponts, maisons et troupeaux.

Le mal est fait, et, comme on le voit, il est immense. On a cherché à y remédier, mais peut-être trop tard; toutefois, ce n'est pas sans intention que nous nous sommes arrêté sur ce tableau historique du dépeuplement des forêts en France et de la fatale influence du déboisement sur la fortune publique. C'est que là où git le mal gît aussi le remède; c'est qu'il falloit bien faire comprendre la nature du mal, pour que la pensée saisisse ensuite aisément toute la portée du remède qu'on propose d'y appliquer.

Nulle part peut-être les résultats désastreux de cette sauvage destruction n'ont été plus visibles et plus irréparables en apparence que dans les Hautes-Alpes. Là, ce ne sont pas

quelques usines que l'instabilité des cours d'eau force à chômer de temps en temps, c'est un pays entier, jadis riche et populeux, sillonné maintenant par une multitude de torrents, et qui marche rapidement vers une ruine complète. Ce ne sont pas quelques manufacturiers dont les cris de détresse sont toujours entendus et souvent apaisés, c'est une population patiente et résignée dont jamais les plaintes n'ont eu de retentissement, et qui pourtant peut calculer les heures qui lui restent encore à vivre, qui voit le fleau gagner sur elle, et dont le courage se résume à abandonner chaque année quelques cabanes, quelques champs, quelques victimes au torrent.

Un chiffre fera mieux comprendre toute l'horreur de cette cruelle expectative et l'impuissance absolue où se trouvent les habitants de la conjurer par leurs propres ressources.

La superficie du département des Hautes-Alpes est de 535 569 hectares, dont 166 800, ou à peine le tiers, en terres productives, 296 801 en rochers et terres incultes, et le reste, ou 89 969 hectares, en pâtures, bois, rivières et torrents. Le département n'a que 151 162 habitants ou un peu plus de vingt habitants par kilomètre carré, tandis que la moyenne pour toute la France est de soixante habitants, et que pour quelques départements dont la superficie est égale ou même inférieure à celle des Hautes-Alpes, tels que l'Ain, l'Ardèche, le Bas-Rhin, le Nord, elle s'élève jusqu'à soixante, soixante-douze, cent neuf et même cent soixante-onze habitants par kilomètre carré.

Faut-il s'étonner, quand on connaît ce chiffre, si le mal s'accroît tous les jours? et doit-on accuser d'incurie des hommes dont l'excuse, malheureusement trop réelle, est dans leur extrême misère et dans l'insuffisance matérielle la mieux prouvée? Pourtant tous les fonctionnaires qui se sont succédé dans ce département ont entendu ce cri de détresse, ont vu de leurs yeux la dévastation s'avancer à pas rapides,

Les Torrents des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.

Il y a quelques années, les esprits sérieux se sont vivement préoccupés d'une immense question qui intéresse au plus haut point l'avenir agricole et manufacturier de la France. L'inopportunité, le danger même du défrichement des forêts, sous le rapport climatique et industriel, a servi longtemps de texte à des discussions animées. Ces débats, s'ils n'ont pas dégagé la vérité des maugres qui l'enveloppent encore, ont au moins appelé l'attention sur cet important sujet, et mis un frein à ce vandalisme besognoux entre les mains duquel le sol n'aurait bientôt plus présenté qu'aridité et désolation.

Le dépeuplement des forêts en France date déjà de loin. Parmi les appétits déordonnés qui ont en tour à tour leur règne dans notre pays, les uns n'ont affecté que les capitaines particuliers et n'ont laissé de traces que dans les familles victimes des jeux de bourse effrénés. D'autres, au contraire, ont écrit leurs ravages en caractères lisibles pour tous, sur le sol même, et ont exercé une influence incontestable sur la richesse nationale, sur les produits de la nature et de l'art, et même sur les phénomènes météorologiques. De ce nombre et au premier rang nous pouvons placer le défrichement des vieilles forêts qui jadis couvraient la Gaule. Ce défrichement, impérieusement commandé d'abord par l'accroissement de la population, par l'extension des lieux habités, avait trouvé une limite dans les besoins mêmes des habitants. De plus, ces vastes propriétés, ces héritages de famille, qui se perpétuaient de race en race, étaient considérées par les anciens seigneurs comme un dépôt sacré qu'ils n'avaient reçu de leurs ancêtres que pour le transmettre intact à leurs descendants; et c'était une pensée toute providentielle qui avait ainsi placé sous la sauvegarde d'un sentiment religieux, quoique égoïste, cette source immense de richesses et de prospérité. Mais ce qui était né de la féodalité disparut avec la féodalité. Après la révolution de 89, tous ces grands fiefs disloqués, déclarés biens nationaux et vendus à vil prix, devinrent la proie de spéculateurs avides, et bientôt la hache abattit brutallement des forêts séculaires, providence de toute une contrée. Enfin, après les longues luttes de l'Empire, luttes pendant lesquelles les bras manquèrent à la terre, une réaction s'opéra en faveur de l'agriculture. Alors on vit que la terre manquait aux bras. Toute une armée d'agriculteurs se ria sur ce qui nous restait de forêts, et s'attaqua sans discernement à tout ce que la spéculation pouvait encore atteindre, et l'on vit des moissons et des prairies là où naguère croissaient le chêne et le

plusieurs même ont fait parvenir l'expression de leurs déclatantes prévisions jusqu'aux oreilles de l'autorité, et rien ne s'est encore fait dans l'intérêt de ces malheureux abandonnés. Une incurie en apparence systématique préside à leurs destinées.

Comment supposer cependant que les gouvernements qui se sont succédé depuis cinquante ans en France, mis en de-

meure d'appliquer au salut de toute une contrée des mesures conservatrices, n'ont renoncé devant cette tache et marqué des milliers de Français du sceau de parias? Ne serait-ce pas plutôt que jamais on n'a présenté une théorie du mal assez complète pour qu'on puisse préjuger l'effet du remède? Cette supposition nous paraît la plus probable; car si nous consultons les ouvrages écrits en faveur de ce malheureux dépar-



Inondations. — Le pont de Corp enlevé par le courant du Drac.

tement ou sur le fléau qui le ravage, depuis celui de Fabre, en 1797, jusqu'à ceux plus récents de MM. Héricart de Thury, Ladoucette et Dugied, nous reconnaissions qu'il manquait une théorie des torrents, qui, en faisant connaître leurs propriétés, délivrait complètement l'esprit sur les moyens que l'on proposait pour atténuer, prévenir et faire disparaître cette effroyable calamité.

Cette lacune a été comblée, il y a près de deux ans, avec beaucoup de talent, par un jeune ingénieur qui, dans le travail que nous avons sous les yeux, s'est placé du premier coup au rang des hommes les plus judicieux et les plus utiles des ponts-et-chaussees (1). Cet ouvrage, fruit de cinq années d'observations, embrasse toutes les faces de la question et permet de suivre, dans ce labyrinthe d'effets souvent en ap-

proche, leur cours depuis sa source la plus élevée jusqu'à leur débouché dans les grandes vallées, où y doit distinguer trois régions qui sont d'ailleurs nettement caractérisées par leur forme, leur position, et par les effets constants que les eaux exercent dans chacune d'elles...»

D'abord une région dans laquelle les eaux s'amassent et affouillent le terrain à la naissance du torrent : c'est le *bassin de réception*; puis une région dans laquelle les eaux déposent des matières provenant de l'affouillement : c'est le *lit de déjection*; enfin, entre ces deux régions, une troisième où se fait le passage de l'affouillement à l'érosion : c'est le *canal d'écoulement*.

Maintenant que nous avons pour ainsi dire sous les yeux le squelette du torrent, examinons rapidement la topographie de son cours, la nature de ses déjections, les causes de sa violence, et tout concourra à faire ressortir l'insuffisance des défenses employées jusqu'à ce jour et l'efficacité des nouvelles méthodes proposées par M. Surrell.

Le bassin de réception a la forme d'un vaste entonnoir diversement accidenté et aboutissant à un goulet placé dans le fond. L'effet d'une pareille configuration est de porter rapidement sur un même point la masse d'eau qui tombe sur une grande surface de terrain. Les berges en sont abruptes, minées par le pied, déchirées par un grand nombre de ravin, et s'élèvent fréquemment jusqu'à 100 mètres de hauteur.

Le canal d'écoulement, qui fait suite au goulet, varie de longueur suivant le genre de torrents qu'il renferme. Il est toujours compris entre des berges solides et bien dessinées. C'est la partie inoffensive, mais malheureusement aussi la plus courte, des torrents ; c'est là qu'on cherche à établir les ponts.

Le lit de déjection, où vient s'amasser le tout ce que la violence des eaux a arraché aux flancs de la montagne, forme un monticule conique à sa sortie de la gorge.



Torrents. — Plan de la vallée de la Durance.)

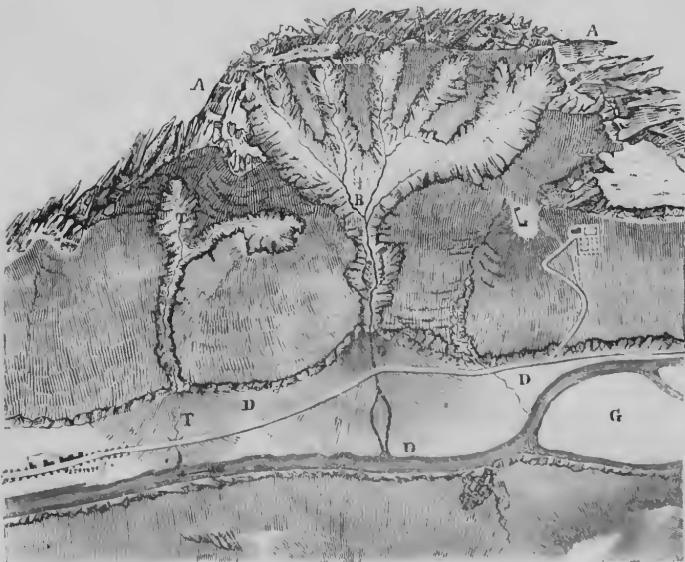
parence contradictoires, la marche toujours uniforme du torrent, depuis la goutte d'eau ou le flocon de neige que reçoit le sommet de la montagne, jusqu'à la trouée chargée de rochers et d'eau, qui court avec fracas se précipiter dans la plaine.

Si l'*Illustration* ouvre aujourd'hui ses colonnes au résumé de ce remarquable ouvrage, c'est que des malheurs récents lui donnent une triste actualité ; c'est qu'il est bon de rappeler aux hommes chargés de la fortune publique que si, pour un mal sans remède, on peut se borner à des témoignages de sympathie, quand le remède est indiqué, il y a devoir de justice à ne pas l'appliquer.

M. Surrell a divisé son ouvrage en cinq parties. Dans les

trois premières, il fait connaître les propriétés principales des torrents, les moyens de défense employés contre eux jusqu'à présent, et les difficultés qu'ils opposent à la construction des routes et des ponts; dans la quatrième, il décrit les causes qui font naître et alimentent les torrents; dans la cinquième, il expose le système à suivre pour remédier à ce flot enjambant qui menace de changer en vastes solitudes un département jadis si peuplé et si florissant.

Une observation bien remarquable et tout à fait particulière à ce département, c'est que toutes les rivières qui le sillonnent sont d'une nature torrentielle, depuis les rivières à fond mobile et à débâcles, telle que la Durance et ses affluents, et les rivières torrentielles proprement dites, dont le lit a une



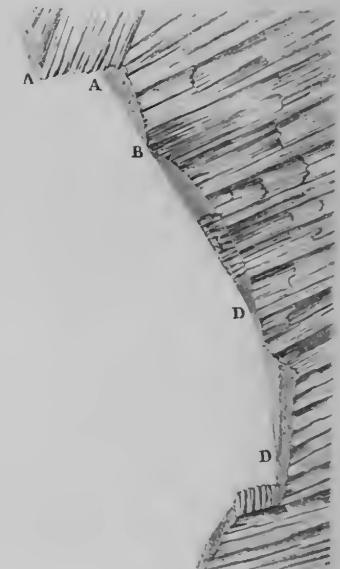
(Plan d'un torrent.)

pente énorme, jusqu'aux cours d'eau connus sous le nom générique de torrents, et qui forment une classe à part. C'est à ceux-là que nous allons nous arrêter.

« Les torrents, dit M. Surrell, coulent dans des vallées très courtes qui morcellent les montagnes en contre-forts, quelquefois même dans de simples dépressions. Leur pente excède 6 centimètres par mètre. Ils ont une propriété tout à fait spéciale. Ils *affouillent* dans une partie déterminée de leur cours, ils *déposent* dans une autre partie, et *évacuent* ensuite par suite de ces dépôts... »

« De cette définition même des torrents, il ressort que si

(1) Les torrents des Hautes-Alpes et le Rhône ; par A. Surrell, ingénieur des ponts-et-chaussees.



Coupe en long d'un torrent.)

Les dessins que nous donnons représentent : l'un le plan d'une partie de la vallée de la Durance et quatre des torrents les plus terribles de cette vallée ; le *Rioubourdoux*, le *Bramançon* et le *Rabion*, dont les noms sont aussi significatifs que les torrents sont énergiques ; les autres, le plan d'un torrent où l'on distingue : AABD, le bassin de réception, dans lequel ABA figure l'entonnoir du bassin, et BD la gorge où le goulet ; BDDI figure le lit de déjection ; quant au canal d'écoulement en D, il n'a pas une longueur appréciable. T est un torrent moindre. La coupe est celle du torrent AABD.

C'est en examinant attentivement la nature géologique des déjections qu'on peut se rendre compte de l'origine même des torrents, des causes qui les alimentent, et par suite, des moyens de défense à leur opposer. En effet, s'il est prouvé que tout à les matières que dépose un torrent proviennent de son bassin de réception, on pourra avec assurance poser ce principe, que « le champ des défenses doit être transporté dans les bassins de réception. » Or, les déjections varient de forme et de nature, depuis le limon le plus fin et le plus fertilisant jusqu'aux blocs de rochers cubant 20., 40 et même 50 mètres cubes. Mais toutes, boues, graviers, galets et blocs, accusent la nature du terrain que le torrent a traversé.

On pourrait s'étonner de parler ; mais on s'expliquera la prodigieuse puissance du torrent, quand on connaît la manière dont souvent se forment les crues. Laissent parler l'autur.

Souvent le torrent tombe comme la foudre ; il s'anime par un mugissement sourd dans l'intérieur de la montagne. En même temps un vent furieux s'échappe de la gorge ; ce sont les signes précurseurs. Peu d'instants après paraît le torrent, sous la forme d'une avalanche d'eau roulant devant elle un amas de blocs enlaidis. Cette masse énorme forme comme

un barrage mobile, et telle est la violence de l'impulsion, que l'on aperçoit bondir les blocs avant que les eaux deviennent visibles. L'ouragan qui précède le torrent est accompagné d'effets plus surprenants encore. Il fait voler des pierres au milieu d'un tourbillon de poussière, et l'on a vu quelquefois, sur la surface d'un lit à sec, des blocs se mettre en mouvement comme poussés par une force surnaturelle. »

L'affouillement du bassin de réception étant la cause unique de l'action destructive des torrents, voyons quelles sont les causes qui le provoquent. Il y en a trois :

1^e La nature d'un sol affolable : c'est la cause géologique; 2^e la forme en entonnoir du bassin, qui concentre instantanément les eaux et fournit l'élément de vitesse : c'est la cause topographique; 3^e la fonte des neiges et les pluies d'orage qui apportent la masse des eaux : c'est la cause météorologique.

La seconde de ces causes n'est qu'un corollaire des deux autres, puisque l'entonnoir, comme l'apprend l'observation, ne se forme que peu à peu et sous l'action combinée des eaux et de la nature du terrain, c'est-à-dire du sol et du climat des Hautes-Alpes ; et voilà ce qui donne aux torrents de ce département un caractère distinctif dont les traits ne se retrouvent à la fois nulle autre part.

Mais il y a plus : la première de ces causes ne serait plus à craindre si l'on s'attaquait directement au climat, si on le forçait à changer en une influence salutaire et productive sa sauvage et cruelle puissance ; car si les eaux, au lieu de se concentrer rapidement en un point, filtraient peu à peu en fertilisant les crêtes des montagnes qu'elles traversent, les affouillements disparaîtraient, et avec eux les affreux ravages des torrents.

Nous voici donc arrivés à lutter corps à corps avec le géant ; nous avons même découvert le défaut de la cuirasse. Il ne reste plus qu'à pousser en avant pour voir bientôt une contrée entière rendue à la paix et à l'industrie, et un pays riche et productif là où l'œil affligé n'aperçoit que montagnes pelées, que steppes arides et déserts.

L'immense défaut des défenses employées jusqu'à ce jour contre les torrents, c'est qu'en général ce n'est pas à la source même du mal qu'on s'est attaqué, mais à l'endroit où le mal était déjà irréparable, c'est-à-dire aux lits de déjection. Les efforts isolés de quelques propriétaires, un système plus ou moins bien compris de barrages et d'endiguements, voilà à quoi se sont bornées les défenses. La lutte a été longue et désespérée, et à l'heure où nous parlons, la lassitude causée par des défaites inévitables a amené avec elle l'engourdissement et l'apathie. Mais nous l'avons vu, c'est plus haut qu'il faut viser ; il faut prévenir le mal en détruisant la cause : en un mot, c'est sur la montagne qu'il faut lutter avec le ciel.

Nous savons déjà que, rationnellement, c'est dans les bas-sins de réception qu'il faut porter le champ des défenses. Une autre observation va nous donner la clef du genre de défenses à employer.

Partout où il y a des torrents récents il n'y a plus de forêts.

Partout où on a déboisé le sol, des torrents récents se sont formés.

Partout où la végétation a réparé, par une cause quelconque, les torrents ont été éteints.

N'hésitons donc pas à conclure avec M. Surell que, pour prévenir la formation des torrents nouveaux et éteindre les anciens, il faut rebrouser les parties élevées des montagnes.

Mais comment, dira-t-on, aborder avec la végétation ces crues dénudées, ces abîmes toujours béants, où l'eau de destruction se propage avec tant de persévérance ? Comment retenir ces eaux sans cesse suspendues sur la plaine ; ces avalanches qui, à la glace, la neige, le roc, roulent confondus avec une impétuosité qui brise tous les obstacles ?

Voici les mesures que propose M. Surell ; elles sont de quatre espèces :

- 1^e Tracer des zones de défense;
- 2^e Boiser ces zones;
- 3^e Planter les berges vives;
- 4^e Construire des barrages en fascines.

Les zones de défense seraient tracées sur les bords des torrents, qu'elles envelopperaient depuis leur embouchure, où elles auraient 50 à 40 mètres de large, jusqu'à l'entonnoir, où elles auraient une largeur de 5 à 600 mètres ; elles embrasseraient les plus petites ramifications de ses affluents et les plus minces filets d'eau, qui, dans les temps d'orage, deviennent eux-mêmes de désastreux torrents. Ces zones seraient plantées et semées, et bientôt le torrent, ne recevant plus l'eau que goutte à goutte, perdrait sa force d'érosion, et par suite ses alluvions, et serait placé dans les mêmes conditions que s'il sortait du sein même d'une forêt profonde. Pour les berges vives, on les couperait de petits canaux d'arrosage, tirés du torrent même, et alors une végétation luxuriante, dont on a déjà sur les lieux mêmes quelques exemples, remplirait l'apport affluant de ces eaux décharnées et stériles, dont la vue seule indique qu'un grand agent de destruction a passé par là. Enfin, on empêcherait les affouillements au moyen de barrages en fascines, dont l'effet salutaire a déjà été reconnu, et qui, par leur action de retenue, permettraient aux berges de s'asseoir, à la végétation de prospérer.

Nous n'insistons pas sur l'efficacité de ces moyens, dont l'énonciation seule nous semble devoir amener avec elle la conviction.

Maintenant, se demandera-t-on, qui, des particuliers ou de l'Etat, doit supporter les frais de ces immenses travaux ? M. Dugied, qui évaluait à 200,000 hectares la superficie susceptible d'être rebosée, voulait que l'Etat titré seul les frais de cette opération, qui devait durer soixante ans et coûter 75,000 francs par an. M. Surell partage cette opinion, aux chiffres et à quelques détails d'exécution près. Outre l'intérêt général que l'Etat doit sauvegarder, il prouve que le gouvernement, dans l'intérêt de ses routes et de ses ponts, doit encore se charger de ces travaux. Dans deux chapitres écrits

avec la verve et le talent d'un homme de cœur et de conviction, il démontre que ne pas venir au secours de ce département serait, de la part de l'Etat, « une mauvaise action », parce qu'en sacrifiant le sol, on sacrifice aussi les hommes qui y sont attachés, et un mauvais calcul, parce que la société n'a pas impunément des mendians, et que les misères qu'elle n'a pas su prévenir se retourneront tôt ou tard contre elle. »

El copendant, il y a deux ans que cet ouvrage a été écrit, qu'il a valu à son auteur les suffrages des hommes les plus éclairés, et les encouragements du gouvernement, et rien ne s'est fait encore !

N'est-il pas déplorable qu'en France il se trouve une contrée entière qui, si on lui demande pourquoi elle n'a ni chemins, ni routes, ni canaux, ni pour ainsi dire d'habitants, n'a qu'un mot et un mot profondément vrai à répondre : LA FAUVRE ? Oui, il y a là une plainte affreuse, mais elle n'est pas incurable, nous l'avons vu dans le remarquable travail de M. Surell ; seulement il faut se hâter, et puisqu'on a promis si haut le règne des intérêts matériels, il ne faut pas qu'une population entière soit déshéritée des bénéfices qu'elle a le droit d'en attendre.

Si l'on a bien compris ce que nous venons de dire des torrents, des causes de leur formation, de leur impétuosité et des ravages qu'ils exercent, on concevra facilement quelle influence désastreuse ils ont sur les crues et les inondations du Rhône. En effet, tous ces torrents se jettent dans des rivières torrentielles elles-mêmes, qui arrivent instantanément et précipitamment dans le Rhône un volume d'eau extraordinaire. De là ces débordements, ces courants impétueux qui ravinent les terres et font un fleuve un nouveau lit que souvent il n'abandonne plus. Si donc l'on détruit les torrents, on enlève une des grandes causes des inondations du Rhône. Il restera cependant à combattre encore les crues qui ont pour cause soit les pluies d'orage, soit la fonte des neiges, et qui d'ailleurs sont inévitables, même en supposant les torrents éteints.

M. Surell a porté, dans l'étude des améliorations du Rhône, la même sagacité, le même esprit d'analyse que dans ses études sur les torrents des Hautes-Alpes. Il a redigé l'année dernière, de concert avec M. Bouvier, ingénieur du Rhône, un mémoire remarquable sur cet objet. Nous allons en donner une idée succincte à nos lecteurs.

Les rives du Rhône consistent dans la corrosion des rives et la division du fleuve en différents bras. Les perfectionnements à apporter se réduisent donc aux deux opérations suivantes : 1^e fixer les rives; 2^e barrer les bras secondaires.

Mais comment, dira-t-on, fixer les rives sur un développement de 284 kilomètres ? Quelle somme énorme ne faudrait-il pas affecter à ces travaux ? L'observation du régime du fleuve a conduit à la découverte d'un principe qui réduit considérablement la dépense à faire. Ce principe est celui de la réciprocité des anses, c'est-à-dire que le cours du fleuve étant sinuex, si le courant vient frapper, par exemple, la rive droite et s'y creuse une anse, il y est rééchappé et va à une distance plus ou moins éloignée frapper la rive gauche et s'y creuser également une anse, pour de la être rééchappé de nouveau sur la rive droite, et ainsi de suite. Tout l'intervalle compris entre deux anses successives n'est exposé à aucune corrosion et n'a, par conséquent, pas besoin d'être défendu. Le développement des rives à défendre se réduit ainsi de plus de moitié.

Quant aux barrages des bras secondaires, au lieu de les opposer directement au courant, qui les aurait promptement affouillés et emportés, on suit également la loi de la réciprocité des anses, et on les construit suivant des courbes qui, sans heurter le cours du fleuve, l'infléchissent doucement et le dirigent vers l'anse suivante.

Telles sont les améliorations proposées dans l'intérêt de la navigation : l'agriculture reclame d'autres travaux.

Les maux que le Rhône cause aux terres riveraines consistent dans la corrosion des rives, comme pour la navigation et dans l'inondation des plaines.

Il importe, dans le fait de l'inondation, de séparer deux effets fort distincts, savoir : la submersion, proprement dite, et la formation des courants.

La submersion n'a jamais été considérée comme un dérangement par les propriétaires des terrains qui avoisinent le fleuve ; c'est au contraire un bienfait, car elle dépose sur le sol une couche de limon, qui augmente l'épaisseur de la terre végétale, comble les creux et tend à niveler le terrain. C'est l'inondation féconde ; mais les eaux peuvent, en raison de la forte pente de la vallée, et des accidents divers du lit, se mettre en mouvement sur le sol inondé ; de là les courants : c'est le second effet seul qui est nuisible.

La science doit donc s'appliquer à empêcher la formation des courants, tout en protégeant la submersion tranquille. Pour y parvenir, les auteurs du mémoire que nous analysons proposent un système de levées insubmersibles, encadrées au pied des montagnes qui limitent la zone que les eaux doivent courrir, barrant transversalement la vallée, et se recourrant ensuite pour suivre une direction parallèle au fleuve. Dans ce système, les courants sont roulés, sans que les terrains soient enlevés à la submersion. La vallée se trouverait ainsi divisée en un certain nombre de bassins, fermés en tête, mais ouverts à l'avant. Cette disposition a déjà été appliquée par quelques riverains et avec le succès le plus complet.

Ainsi, en résumé, les ouvrages à exécuter pour améliorer le cours du Rhône sont de trois espèces :

- 1^e Le revêtement des berges dans les anses;
- 2^e Le barrage des bras secondaires;
- 3^e La division de la vallée en bassins, au moyen de digues insubmersibles transversales.

Le devis présenté par les ingénieurs s'élève à 25 millions qu'ils demandent à dépasser en dix ans, c'est-à-dire deux millions cinq cent mille francs par an. On conçoit difficilement les hésitations du gouvernement à mettre la main à

une œuvre si urgente, en présence des désastres épouvantables qui viennent périodiquement affliger la vallée du Rhône. Quant à nous, nous faisons les vœux les plus ardents pour qu'on ne tarde pas plus longtemps la présentation aux Chambres d'un projet de loi qui donne garantie et sécurité à l'avenir. Jamais dépense ne fut mieux justifiée, et jamais peut-être on n'aura obtenu de si admirables résultats pour une somme aussi minime.

Courrier de Paris.

Doublez vos verrous, triplez vos serrures, mettez des cadenas à vos poches : Paris est en proie aux larrons ; jamais l'amour du bien d'autrui ne fit les plus savages. La police correctionnelle et la Cour d'assises n'ont pas le temps de respirer ; le Mandrin et le Cartoncille y abondent. Il ne fait pas bon lire la *Gazette des Tribunaux*, sous peine de soupçonner un voleur dans tous les gens qu'on rencontre, et de voir un fripon dans chacun de ses serviteurs ou de ses amis intimes. Si quelqu'un vous donne la main, méfiez-vous-en ! il n'a peut-être de tendresse que pour la bague que vous portez au doigt ; s'il demande des nouvelles de votre santé, c'est sans doute un chemin détourné pour arriver à tirer le peu à votre caisse ou à votre bourse. Frappez-lui à votre porte, d'un air doux et poli, sollicitant l'honneur d'être reçu chez vous, il veut certainement prendre l'empreinte de vos serrures. Que vous dirai-je ? il n'y a pas moyen de vivre une minute tranquille, pour peu qu'on vienne à sa bourse ou à sa montre ; et le préfet de police sera bientôt contraint, dans l'intérêt de tout candidat Parisien, d'attacher spécialement un sergent de ville à chaque gosset et un garde municipal à chaque porte.

Romarez que le voleur s'est singulièrement perfectionné ; il est arrivé à ressembler à un honnête homme ; c'est là le comble de l'art. On vole, comme Lair, ce complice de Courvoisier, en étudiant Virgile ; on escalade en bottes vernies ; on brise les serrures en galets glacés. Les voleurs d'autrefois se sentaient dure lieue à la ronde ; ils avaient d'affreuses barbes, des yeux hagards, un sourire féroce et les mains rouges ; on disait tout astot : « Voilà un gaillard que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois ! » Aujourd'hui, vous trouvez, en montant dans le coupé Lafitte et Caillard, un charmant inconnu qui vous comble de soins : « Monsieur veut-il que je lui cède la place du coin ? offrirai-je à monsieur une de ces pastilles aromatiques ? Si l'air gêne monsieur, je baisserez le store ! » et mille autres politesses. Quel aimable homme ! dites-vous ; et l'ennui de la route disparaît à cause agréablement avec ce délicieux compagnon de voyage ; car il suit tout, en honnête bien élevé qu'il est ; la politique, les affaires, l'industrie, la poésie chronique du monde. — On se quitte avec le plus vif regret. — Six mois après, vous êtes cité comme témoin devant une Cour d'assises quelconque, et vous retrouvez sur le banc des accusés votre adorable voisin du coupé, qui vous sourit d'un air d'ancienne connaissance. Il avait escamoté trois ou quatre portefeuilles, chemin faisant, tout en vous offrant des pastilles à la rose.

Telle est à peu près l'histoire de Sonques, qui va être mis en jugement dans quelques jours ; jeune bandit de vingt-six ans, blond, élégant, plein de galanterie et fort tendre pour les jolies femmes qu'il rencontrait sur sa route ; on aurait pris Sonques pour un *lion* qui allait se mettre au vert et se reposer en plein champ des fatigues du boudoir et de l'Opéra. Sonques cependant dépassera Courvoisier ; Courvoisier s'arrêtait au vol, Sonques allait jusqu'à l'assassinat.

Voici un fait tout récent qui prouve avec quels procédés et quel raffinement de délicatesse les voleurs vous dévalisent aujourd'hui. Il n'y a pas huit jours qu'un des restaurateurs renommés de Paris a été victime d'un vol considérable ; toute son argenterie a disparu en un clin d'œil et d'un coup de main ; il s'agit d'une perte de six à huit mille francs. La police est en veille ; mais jusqu'ici elle a fait de vaines recherches, et rien encore n'a dénoncé les traces du coupable. La seule pièce qui soit tombée entre les mains de la justice est la lettre suivante, que le pauvre diable du restaurateur a reçue sous enveloppe le lendemain du vol : « Monsieur, ne soyez pas inquiet de votre argentierie ; elle est entre mes mains, et je la garde. Je viens de m'apercevoir qu'hier, après avoir dîné chez vous, je suis sorti sans payer ma carte ; c'est une distraction que je ne me pardonnerai jamais. Je serais désolé, monsieur, que vous possiez me croire capable d'une petite faute. En conséquence, l'honneur de vous adresser, sous ce pli, un napoléon pour solde de ma dépense, montant à 10 francs 60 cent ; le reste est pour le garçon. Agréez, monsieur, mes sentiments bien distingués. »

Madame la comtesse de *** a rouvert ses salons ; mais ils sont loin d'avoir l'éclat et l'attrait qui en a fait, pendant dix ans, le rendez-vous des hommes les plus aimables et des plus jolies femmes de Paris. D'où vient cette décadence ? On lui donne plusieurs causes. Les uns prétendent que le déstresse du banquier M...., dont les qualités financières étaient fort appréciées dans la maison, a tourné l'esprit de la comtesse à la philosophie. Les autres affirment que le jeune de C...., étant parti brusquement pour l'Italie, la comtesse joue à la Lavallière, et parle de se faire Carmélite. On ajoute qu'elle ne peut se considerer de la mort récente de M. de Saint-A.... ; c'était un ami de toute sa vie, l'âme de ses réunions, qu'il animait par son esprit, le dépôsitaire de ses secrets les plus intimes. Madame la comtesse était veuve à vingt ans ; elle en a trente-huit à l'heure qu'il est, disent les gens qui ont du savoir-vivre ; de vingt à quarante ans, il y a de quoi être veuve ; aussi dit-on que l'emploi de confident était loin de constituer une sinécure pour M. de Saint-A.... Vers la fin de sa vie, il réclama un secrétaire adjoint, déclarant qu'il succomberait à la peine s'il était obligé de recueillir

plus longtemps à lui seul tous les souvenirs de la comtesse. Un autre homme de beaucoup d'esprit manque à l'agrement de ce salon; je veux parler du baron de N...., que tout Paris connaît. N.... s'est retiré définitivement en Auvergne; il dit que le temps de faire pénitence et de racheter son ame est venu. N...., en effet, a longtemps vécu avec le diable, mais en assez bon diable. Sa fortune et sa santé ont payé les frais de cette association satanique. N.... est fort goutteux, fort délabré et fort ruminé. C'est de lui que ce charmant petit mignon de madame Dave... disait l'autre jour : « Cet homme est un cours de morale ambulant ! »

Une lettre, qu'un de nos amis intimes nous écrit de Bologne, annonce le retour en cette ville de l'illustre maestro Rossini. Le peuple bolonais a reçu ce paresseux grand homme avec un enthousiasme qui devrait le décider à sortir de son silence et de son inaction. Il y a quinze ans que Rossini se tait, et au milieu de la musique infernale qui se fabrique de tous côtés, on peut dire que le silence de cette grande voix maléfique est une vraie calamité publique.

Le matin de son arrivée, la société philharmonique de Bologne a exécuté sous ses fenêtres une serenade composée des airs préférés de ses opéras les plus fameux; la foule était immense autour de sa maison, et de tous côtés, dans l'intervalle des instruments et des voix, retentissait ce cri : « Viva Rossini ! » Griez photot : « Vive le macaroni ! » dit l'auteur de *Guillaume Tell*, en mettant le nez à la fenêtre.

Le soir, il alla au théâtre; on jouait *Vabuchodono*; à peine l'eut-on reconnu que tout le monde se leva et battit des mains; lui, cependant, se tenait retiré au fond de sa loge. « A qui en veut-on ? » dit-il. A la fin, les applaudissements prirent un tel caractère de provocation directe, qu'il n'y eut plus moyen de s'y tromper. Rossini fut obligé de paraître sur le devant de sa loge et de saluer la foule, qui répondit par trois viva. « Ils me feront mourir, » avait dit Voltaire, dans une occasion à peu près semblable. Rossini a dit : « Qu'ils me laissent donc vivre, si cela est possible ! » Quelqu'un de Bologne lui demandait des nouvelles de son dernier voyage à Paris, et de ce qu'il y avait fait : « J'y ai fait la musique d'une pièce dont le docteur Civiale est l'auteur; nous l'avons intitulée : *la Lithotritie* ! » Voilà le cas que Rossini fait du génie et de la gloire. Est-ce conviction? est-ce raillerie amère d'une ame blessée? Mais pourquoi blessée? Le monde ne rend-il pas au génie de Rossini un hommage incontesté? Les grands hommes ne sont souvent que de grands ingrats.

On commence à s'apercevoir que la session des Chambres approche de jour en jour. L'ordonnance de convocation n'est pas encore publiée; le *Moniteur* ne donnera guère le signal que dans un mois; jusque-là, le gouvernement représentatif peut continuer à se prouver de long en large dans les allées de sa maison des champs, comme un honnête désœuvré. Cependant un grand nombre d'honorables ont déjà quitté l'arrondissement pour revenir à Paris. On rencontre ça et là des fragments du tiers-parti, de la gauche dynastique et radicale. A la première représentation du *dom Sébastien* de M. Donizetti, dont nos artistes préparent les illustrations, le foyer de l'Opéra offrait de quoi composer une Chambre des Députés au petit pied : M. Duchâtel, M. Cummingaïne et M. Teste représentaient le ministère; M. le marquis de Larochefoucauld et M. le due de Valmy la droite légitimiste, et ainsi de suite, depuis le Fulchiron jusqu'au Ledru-Rollin, du manne en nuance et de drapéau en drapéau. Le parti conservateur se trouvait en majorité, cela va sans dire. La loge de M. le ministre de l'Intérieur était visitée à chaque entracte par vingt des plus ardents capitaines de l'armée ministérielle. Le conservateur est, en effet, de toutes les espèces représentatives, celle qui s'éloigne le plus difficilement de Paris; elle tient à Paris par la racine; c'est à Paris qu'elle fleurit et qu'elle prospère; Paris a un engras qui lui convient. L'opposition, au contraire, doit voyager; parcourir l'Espagne est le besoin des opinions qui attendent, respirent, et n'ont encore que les vagues jouissances de l'utopie. L'un suit l'image de la république des fleuves en ruisseaux, dévalant en montagnes; l'autre cherche son rêve social au détour d'une allée, comme autrefois Boileau cherchait la rime; celui-ci fait une ascension sur quelque cime des Pyrénées ou des Alpes, pour regarder à l'horizon s'il ne voit pas un ministère tomber et un portefeuille venir. Toute idée sur toute ambition qui en appelle à l'avenir ont leur faveur Ibaque, et l'opposition est une continuelle Odyssee; mais le parti qui tient le pouvoir et les places ressemble aux avares qui craignent qu'à la moindre absence un voisin ne leur enlève leur trésor et ne les chasse de la maison. Aussi le vrai conservateur stationne-t-il à Paris, en plein terrain ministériel; il pense que c'est le meilleur moyen de se conserver.

Sceptique Rossini, tu te moques des autres et de toi-même, et voici que ton maléfique génie charme la Russie et la capitale des czars! — Le Théâtre-Italien a été inauguré à Saint-Pétersbourg, le 5 novembre dernier, par une représentation d'*Il Barbiero*; nous en recevons la nouvelle directe. Tout le ville moscovite s'est ému de cette grande solennité; un opéra italien est, en effet, du frint nouveau pour elle. Saint-Pétersbourg avait déjà été visité, c'est à dire, par quelques russins ultramontains, mais jamais par une troupe organisée et complète. C'est au bon goût de l'Empereur que la Russie doit ce Théâtre-Italien. On se rappelle que ce fut, il y a trois ou quatre mois, pendant le séjour de Rubini à Saint-Pétersbourg, que l'empereur résolut de faire cette fondation maléfique: « Vous m'aidez, » dit-il à Rubini, Rubini hésita d'abord; mais comment refuser un czar? Une fois vaincu par cette gracieuse provocation impériale, Rubini, s'exécutant loyalement, n'a rien négligé pour justifier la haute confiance dont il était l'objet. Il a donc appelé à lui, pour l'aider glorieusement dans son entreprise, Tamburini et madame Pauline Viardot-Garcia; puis il s'est donné lui-même, ce qui n'est pas le moins de ses présents. Nous n'avons pas le nom des autres chanteurs qui servent sous ces illustres chefs; le premier bulletin que nous recevons de la première bataille ne

les fait pas connaître; peut-être la liste nous arrivera-t-elle un autre jour. Nous la publierons si elle en vaut la peine.

Tout le Saint-Pétersbourg élégant assistait à cette prise de possession de la musique italienne. Figurez-vous une vaste salle à six rangs de loges, peuplée du haut en bas de jolies femmes et d'un public curieux et attentif. Le galant Almaviva, le spirituel et pétulant Figaro, la fine et tendre Rosine, ont conjus, ce soir-là, Saint-Pétersbourg tout entier; et nos Italiens ont dû se croire à Naples ou à Florence, tant la Russie a battu des mains pour Tamburini et pour Rubini! Quant à madame Pauline-Viardot, elle a été rappelée

toujours à temps, et n'allait jamais, au delà ni en deçà, il lui répugnait d'acheter le rire aux dépens de l'art.

Vernet est jeune encore, malgré ses longs services et ses longs succès; il aurait pu combattre quelques années de plus sur le champ de bataille du théâtre des Variétés, où il a remporté, pendant trente années, tant de riantes victoires; mais la gloire s'en est mêlée, et l'excellent comédien a été contraint de battre en retraite. Vernet a la maladie des yeux et valautes généraux; cela peut-il le consoler? j'en doute; il y a peu de comédiens retirés qui ne regrettent le lustre, les coulisses et les bravos; mais enfin il faut être philosophe, et, Dieu merci, Vernet a quelque raison de pratiquer la philosophie: il a un revenu de chanoine, l'humeur joviale, dit-on, et une jolie maison de campagne où il peut tranquillement se reposer sur ses lauriers, quand toutefois son altesse sera retenue la goutte le lui permet.

Ce n'est jamais volontairement que nous commettons une erreur, et si nous trompons les autres, c'est qu'on nous a trompés nous-mêmes; d'ailleurs ne sommes-nous pas obligés d'accueillir ces mille bruits, ces mille riens qui courrent la ville, fragiles fantômes, périssables enfants du désordre, de la fantaisie et de la médisance, nés dans la journée pour s'évanouir et disparaître le lendemain au lever de la première aurore. Ainsi, nous avons raconté qu'une charmante danseuse espagnole, mademoiselle Lola Montes, avait caressé du bout de sa cravache un galant irrespectueux; mademoiselle Lola Montes écrit de Berlin, que le fait est inexact, et qu'il ne s'agit pas d'un gendarme brutal: va donc pour le gendarme; c'est toujours quelque chose.

Nous n'avons pas même la compensation d'un gendarme avec M. Roger de Beauvoir; la nouvelle de son mariage, que le bruit courant nous avait transmise et que nous avions répété sans criminelle prémeditation, n'a aucune espèce de fondement. Nous démontons volontiers, pour l'innocente part que nous y avons prise, le fait de ce mariage prétendu, non pas pour M. Roger de Beauvoir, qui a trop de goût pour s'être beaucoup préoccupé d'un pareil enfantillage, mais pour ceux qui ont cru devoir s'en inquiéter à sa place. Que M. Roger de Beauvoir reste donc garçon le plus longtemps possible, on des plus aimables et des plus spirituels garçons que nous connaissons.



(Théâtre-italien de Saint-Pétersbourg.—Madame Pauline-Viardot.)

sept à huit fois. Notre correspondant ne mentionne pas la pluie de fleurs et de couronnes, mais cela va sans dire; il n'y a point de bonne fête sans cette douce ondée; et avec des artistes tels que madame Viardot, Tamburini et Rubini, les fleurs pousseraient partout, même en Sibérie, et les couronnes font le tour du monde.

Le public du théâtre des Variétés a eu, cette semaine, une véritable bonne fortune: il a revu Vernet, cet excellent acteur si regrettable et si regretté; mais il ne l'a revu qu'en passant et pour une seule fois. Vernet, retiré du théâtre depuis trois ou quatre ans, avait quitté sa retraite pour cette soirée seulement et à son propre bénéfice. Le lendemain, Vernet rentrait aux Invalides, et maintenant tout est dit; Vernet est parti pour le théâtre; il faut en faire son déni.

Quel dommage cependant que ce cher Vernet nous laisse ainsi! c'était un si bon et si charmant comédien: par où l'aurais-je connu? Faut-il remonter jusqu'à M. Pinson, le César des farceurs turbulents et malencontreux? Irons-nous chercher le petit bossu de *la Marchande de Goujons*, ce représentant de la médisance difforme, bavarde et sensuelle? Est-ce le Jean-Jean des *Bonnes d'Enfants* qu'il vous plaisir d'acoster, l'inconscient Jean-Jean au nez en l'air, aux bras ballants, au regard abusif, aux galanteries burlesques et aux gâches amours? Mais, non; voici venir l'amant naïf de Madelon Frénet: quelle bonne grosse figure épauquante! quelle simplicité de cœur! quelle tendresse candide! comme il trotte! comme il va! comme il roule! comme il aime sincèrement sa Madelon, ce cher petit bonbonne! et Prosper? et Vincent? Nul comédien n'a surpassé Vernet dans la représentation de ces types de crédulité ingénue et de candeur ahurie.

Cette vieille, coiffée d'un bonnet en loques, barbouillée de tabac, se traînant sur les débris de ses souliers éculés, et remuant, dans sa marche oblique, les restes bigarrés d'un costume en ruine, ne la reconnaît-on pas? ne l'avez-vous pas vue, par hasard, au coin de la horne, à la porte d'une noire aile ou dans la loge d'un portier? Eh! mon Dieu! oui, c'est madame Pochet! Plus loin, voyez ce vieux brave qui chante, trimpe, boit, parle d'Austerlitz et de Wagner, et marche calme-calme sur une jambe dépareillée.... Bonjour, vieux soldat! je sais ton nom; je t'ai vu au soleil dans l'alle de la Petite-Provence, ou jouant à la boule dans le carre Marigny; tu t'appelles Mathias l'invalidé!

Ainsi Vernet allait partout, sansissant sur sa route les types populaires, et s'incarnant en eux de telle sorte que les plus charmoyants n'aprenaient plus l'autre dans le personnage.

Vernet était comme les véritables artistes: il imitait la nature et la prenait sur le fait, mais en l'idéalisant. Ce n'était point un calque maternel et grossier, c'était un portrait intelligent fait par la main d'un maître. Le talent de Vernet se distinguait en effet par le tact et le goût, même dans ses créations les plus vulgaires et les plus grotesques; il s'arrêtait



THEATRE ROYAL ITALIEN.

Bellisario. OPERA SERIOSISSIMA,

PAR BERTAL (1).

PERSONNAGES :

JUSTINIEN, empereur d'Orient,	MM. MORELLI,
BELISARIO, chef successeur de l'armée,	FORNASARI,
ANTONINE, femme de Belisario,	MME. GREIL,
IRENE, fille de Belisario et d'Antonine,	MME. NISSÉ,
ALAMIR, prisonnier de Belisario,	MM. CORELLI,
EUTROPE, chef de la garde impériale,	DAUFIOL,
OTTARIO, chefdes Atkins et des Bulgares,	BONCONSIGLIO.

CHOEURS. — Sénateurs, peuple, veterans, Alains, Bulgares, suivantes d'atrées, paysans de l'îleus.

(La scène se passe partie à Byzance et partie dans le royaume de l'îleus. L'époque remonte à l'année 380 de l'ère chrétienne. (Extrait du libretto.)

Acte 1er. — Le Triomphe.

Les sénateurs et le peuple célèbrent par leurs chants et leurs voix la glorieuse bienvenue de Belisario, qui, par son talent et sa bravoure, a su rendre Byzance rivale de Rome, Irène, sa fille, et Endore, son amie, vont aller sur la rive pour le combler de caresses et de l' amour filial. Joie du peuple. (Extrait de l'argument.)



(1) Voir, pour plus amples renseignements, l'article que l'Illustration a déjà publié sur cet opéra, à la page 149 du volume II, n° 56.

La scène ne reste pas longtemps vide. Mademoiselle Grisi, c'est-à-dire madame Béhisaire, ayant pour petit nom Antonine, vient la remplir. Un lion, qui remonte à l'an 580 de l'ère chrétienne, s'avance à sa rencontre ; son groom le suit. Ce lion, si élégamment vêtu et décoré, c'est Eutrope. « Ecoute et frémis ! lui crie Antonine d'une voix proportionnée à l'amplitude de sa taille et à la circonference de sa bouche.



« Mon époux Béhisaire est un paricide, lui dit-elle ; je ne puis aimer un père qui a abandonné son premier né aux monstres des forêts ou des eaux, et qui a refusé ses cendres à sa mère. Je t'aime, tu m'aimes, aimons-nous, et vengeons la mort de mon enfant. Béhisaire mort, je t'épouse. — Tout est prêt, répond Eutrope ; j'ai ajouté un paragraphe un peu chouette à sa dernière lettre. Mais dissimulons, »

En effet des clairons retentissent, et l'empereur Justinién, ayant fait son entrée,



va s'asseoir sur son trône pour voir défiler devant lui le *trionfo di Belsario*. — Aussitôt Béhisaire paraît sur un char magnifique traîné par le peuple.



Il a le front ceint d'une couronne de lauriers ; et sous le manteau de pourpre on entrevit son armure dorée. Autour du vainqueur se hennent les prisonniers goths, parmi lesquels se trouve Alainir ; les vétérans ferment la marche, portant la couronne et le manteau de Vytigas, roi des goths. Le chœur chante. Quand il a suffisamment failli, Béhisaire demande à Justinién la liberté des prisonniers. L'empereur n'a rien à refuser à son général. Il l'embrasse, et tous les assistants se retirent, sauf Béhisaire et Alainir, qui, dit l'argument, se sentent des sympathies l'un pour l'autre qu'ils ne peuvent



s'expliquer. « Ils s'adorent mutuellement pour père et pour fils. »

Cependant Irène accourt vers son père, qui la prend dans ses bras ; mais Antonine-Grisi lui tourne le dos avec dé-

goût, en lui donnant pour excuse qu'il vient de fumer une pipe, et qu'elle déteste l'odeur du tabac.



Béhisaire ne sait d'abord que penser d'une pareille conduite ; il commence à y réfléchir sérieusement, quand Eutrope vient l'arrêter avec quatre hommes et un caporai, et lui ordonne de le suivre devant... l'empereur. Béhisaire paraît surpris de ce manque d'égards ; Eutrope le lorgne avec l'assurance superbe d'un *impresario* ; mademoiselle Grisi-Antonine se moque de lui par derrière : sa vengeance commence.



Aussitôt pris, aussitôt jugé. Accusé de trahison par Eutrope et d'infanticide par son épouse, Béhisaire semble frappé de la foudre. Tous les assistants font un mouvement de surprise et d'horreur. Le sénat condamne le prévenu. Douleur d'Alainir ; douleur d'Irène ; joie de mademoiselle Grisi-Antonine, qui rit à s'en tenir les côtes.



Béhisaire est emmené par les gardes, dit le libretto ; Irène et Alainir les suivent désolés. Justinién et les sénateurs passent bouleversés par la douleur.

Acte II. — L'EAU.



Le peuple et les vétérans gémissent sur le malheureux sort de Béhisaire.

Quand ils ont suffisamment failli, ils se retirent, et Alainir s'avance vers le trou du souffleur. On vient de lui apprendre que Justinién, imitant l'exemple du prince Rudolphe, a fait crever les yeux à son prisonnier. Indigne de la comparaison qu'on pourra faire entre son père adoptif et cette infâme *canaille*, connue sous le nom de Maître d'école, il jure d'exterminer Byzance.



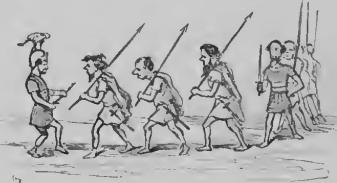
Pendant ce temps l'empereur, qui ne se rappelle pas parfaitement bien les *Mystères de Paris*, fait mettre l'avant-garde à la porte de sa maison, sans lui donner même un Chouineur pour le conduire dans un domicile quelconque. Il ne lui laisse pour toute fortune qu'une vieille tunique, une canne sans pomme d'or et une guitare. Mais Bé-

hisaire est plus heureux que le Maître d'école ; il possède un chien, et il retrouve sa fille, qui se charge de doubler son caniche. Joie mutuelle du père, de la fille et du chien, qui chantent un trio.



Acte III. — La Mort.

Béhisaire, toujours aveugle, se promène avec sa fille et son chien sur les hauteurs de l'Heurus. — Fatigués, ils se reposent ; puis, entendant du bruit, ils se cachent dans une anfractuosité du rocher. — Du sommet de la montagne descend une horde d'Alains et de Bulgares conduits par Alainir et Ottario, et dessinés d'après le procédé Rouillet.



Alainir veut que Béhisaire se mette à la tête des troupes qu'il conduit contre Justinién ; Béhisaire refuse. Ils se tiennent d'abord, puis ils s'expliquent : Alainir est le fils que Béhisaire a jadis abandonné aux monstres des forêts et des eaux.

Che ^{io} ci fosse ⁱ oh quasi momento!

Ils chantent en se tenant embrassés :

Se il ^{{figlio}
fratel} stringere
padre Mi è dato al seno
Piu non desiro
Son liet ^a o appieno.
Tanto del gabilo
E in me l'eccesso
Che parmi d'essere
Rapiti ^a in cielo!



Il y a, dit l'argument, un mouvement sympathique jusque parmi les Barbares. Nous renonçons à représenter les effets de leur émotion.

Retournons maintenant chez Justinién, où va dénoter ce drame intéressant. — « Justinién, dit l'argument, donne des ordres pour la bataille du lendemain, lorsque, pâle et chevelue, mademoiselle Grisi-Antoine paraît, et vient se reconnaître coupable du mal que l'on a fait injustement à Béhisaire. » Elle étend les bras, leve les yeux au ciel, crie, pleure, et ne s'arrache pas un seul cheveu. Mais, hélas ! à ce moment Béhisaire, « accompagné d'une lugubre musique, » est apparu sur une civière par deux messagers parisiens ; une flèche envoiée l'a tué.



Le pauvre homme rend le dernier soupir sans pouvoir

chanter la plus petite cayatine. Il recommande ses deux enfants à Justinien, qui lui a dit « ami » d'une voix étouffée et en lui serrant la main.

Silence universel. Mademoiselle Grisi-Antonine reste immobile en regardant le corps de Bélier; Justinien et le chœur chantent :

*Abohrita dei mortali
Condannata dall' eterno,
Viva, iniqua, e tutti i mali
Prova in terra dell' Averno...
Frena il cielo a te d'intorno...
Niegli e te la luce il giorno...
Ogni instante di tua vita
Cruda morte si per te.*

A ces paroles, mademoiselle Grisi veut s'enfuir comme une insensée; mais se trouvant auprès du cadavre de Bélier, elle pousse un grand cri et tombe sur le sol.



Mouvement universel d'horreur !!!!

Académie des Sciences.

COMPTÉ-RENDU DES SÉANCES DES DEUXIÈME ET TROISIÈME TRIMESTRES.

1. Sciences médicales.

Anatomie et physiologie. — M. Serres a lu à l'Académie une note sur un fait très-curieux d'anatomie pathologique observé deux fois seulement, en 1829 et en 1845. C'est une modification des nerfs de la vie organique et de la vie animale. Tous les rameaux nerveux de l'économie présentent dans leur trajet des renflements ganglionnaires ayant la forme et les caractères physiques du ganglion cervical supérieur et, chose remarquable, les cordons postérieurs des nerfs rachidiens n'en offrent pas moins que les cordons antérieurs; la où n'existent pas de ganglions, la branche nerveuse paraît tout à fait à l'état normal.

Le nombre de ces ganglions est moins grand sur les filets nerveux du grand sympathique que sur les nerfs de la vie de relation, mais il est encore assez considérable pour que l'aspect général du réseau nerveux de la vie organique soit tout à fait changé. Les nerfs du plexus lombo-sacré, le grand sciatique et le pneumo-gastrique sont ceux qui présentent cette transformation ganglionnaire au plus haut degré. Les sciatiques, au sortir du bassin et dans tout leur trajet, ont la volume de l'hémisphère; les pneumo-gastriques, au sortir du crâne, le long du cou et dans le thorax, ont deux fois le volume du grand sciatique à l'état normal; tous ces nerfs sont parés de bosseilles formées par les ganglions.

Sur le sujet de la première observation faite en 1829, on a compté environ cinq cents de ces ganglions. Celui de 1845 en détruit plus encore. Dans les deux cas la structure de l'axe céphalo-spinal n'a offert aucune trace d'altération.

Cet état pathologique si remarquable, et qui n'a pas encore été décrit, a été observé sur deux jeunes gens de vingt-deux à vingt-trois ans, morts tous deux de fièvre typhoïde. Le premier, vitrier ambulant, courait encore les rues quelques jours avant son entrée à l'Hôtel-Dieu; le second n'a offert aucun symptôme nerveux pendant les quelques jours qu'a duré sa maladie.

M. Serres a promis de communiquer le résultat des recherches anatomiques et microscopiques qu'il se propose de faire sur la structure de ces ganglions. Il désigne cette modification des nerfs par le nom de *névréplastie*, dénomination qui nous semble laisser quelque chose à désirer comme exactitude; peut-être, quand on saura bien ce que c'est que ces ganglions, pourra-t-on trouver un terme plus précis.

« De l'allantoïde de l'homme, » tel est le sujet d'un autre mémoire que M. Serres a communiqué à l'Académie dans la séance du 12 juin. Des recherches commencées en 1828 sur des embryons humains de quinze à vingt-cinq jours ont amené M. Serres à conclure que l'allantoïde existe dans les enveloppes de l'œuf humain comme dans celles des autres vertébrés, qu'elle est pyriforme chez l'homme comme chez les rongeurs, que d'abord indépendante des autres membranes, elle s'unit ensuite avec le chorion et fait communiquer par anastomose ses vaisseaux avec ceux des villosités pour donner naissance au placenta; qu'enfin son existence comme membrane distincte paraît cesser chez l'embryon humain du quinzième au vingt-cinquième jour de la conception.

Ces propositions ont été très-longtemps un sujet de discussion pour les anatomistes; mais le fait principal qu'elles expriment n'avait jamais été avancé d'une manière aussi positive; aussi faudrait-il reconnaître avec M. Dutrochet que la

découverte de ce point fondamental en anatomie est due à M. Serres, si les pièces présentées à l'appui pouvoient faire passer dans l'esprit de tout le monde la conviction qu'elles ont amené chez ces deux habiles anatomistes.

M. Velpéau, à qui d'excellents travaux sur l'embryogénie donnent une grande autorité en pareille matière, a révisé des doutes sur la valeur des pièces anatomiques examinées par lui dans le laboratoire du Muséum. Ses objections ont fait naître une discussion qui, portant sur des points très-délicats et sur des faits observés rarement, ne pouvait avoir un résultat bien positif. L'un et l'autre académicien parlait de *viva*, et cependant tous deux restaient fermes dans des opinions diamétralement opposées. Toutefois M. Velpéau, dans sa réponse, a posé les faits d'une manière si lucide et si logique, que les affirmations contraires de son collègue n'ont pu faire cesser le doute.

En discutant ainsi franchement cette question importante, M. Velpéau nous semble avoir rendu un grand service à la science. Il est dangereux pour les meilleurs esprits de ne rencontrer jamais d'opposition; on s'habitue alors à ne pas se disputer soi-même, et l'on se laisse quelquefois entraîner à prétendre l'analogie pour l'identité.

M. Flourens, dans une note fort intéressante, développe les recherches anatomiques qu'il a faites sur la structure de la peau chez des peuples diversement colorés. Il a trouvé chez le Maure, l'Arabe, le Kabyle, le Nègre, sur un insulaire de l'Océanie et chez les Indiens rouges de l'Amérique, la membrane pigmentaire rendue bien évidente par sa coloration; il l'a vue également, mais décolorée, dans la race blanche, sans sur quelques points du corps, comme, par exemple, l'arrondie du manchon. Ces faits, depuis longtemps acquis à la science, et qui confirment les observations nouvelles de M. Flourens, ont amené ce physiologiste à conclure que la race humaine était primativement une. M. Flourens considère cette proposition comme prouvée par l'étude de la peau et s'engage à le prouver dans un autre mémoire, par l'étude du squelette, et surtout par celle du crâne.

La première preuve ne nous semble pas tout à fait concluante. Le pigmentum existe chez toutes les races d'hommes, comme certains caractères sont communs à plusieurs races d'animaux distinctes, quoique faisant partie d'un même ordre; mais jamais on n'a vu le développement, ou, si l'on veut, la coloration du pigmentum dépasser certaines limites pour chaque race. Il est donc que l'étude anatomique et microscopique démontre l'identité de coloration pigmentaire entre les mélans, quelque blanes qu'ils soient, et les anciennes familles créoles dont le sang est resté pur; et pour parler de peuples en expérience depuis longtemps, l'Arabe et le Portugais, le fellah d'Alexandrie et la Turc sont basques si des degrés divers; enfin, à latitude égale, l'Indien du cap Comorin, l'Américain de la Colombie ne sont pas colorés comme le nègre de Guinée.

La persistance de la forme dans les os de la face chez les différentes races après un certain degré de modification dû au mélange du sang, nous paraît devoir rendre plus difficile encore la preuve, par le squelette, de l'unité essentielle des douze humaines. Au reste, cette grande question des races est douteuse, même pour les meilleurs esprits, et ne sera probablement jamais résolue. Chez l'homme comme chez quelques autres mammifères, il est difficile, sinon impossible, de diviser anatomiquement le genre ou la race proprement dite, bien que l'on n'y puisse méconnaître des variétés contestables, et sur l'origine desquelles on reste sans aucune indication positive.

Des expériences très-curieuses et faites avec un soin remarquable sur les fonctions de la moelle épinière et de ses racines sont l'objet d'un mémoire de M. Dupré. Ce physiologiste, en amenant à guérison des animaux sur lesquels il avait coupé les racines antérieures ou postérieures des nerfs, a pu observer le mouvement conservé dans un membre où la sensibilité était abolie, et vice versa. M. Dupré n'a pu obtenir la guérison des plaies graves nécessitées par ses expériences, que sur des grenouilles; il a vu constamment les animaux d'un ordre supérieur, comme lapins, chats, etc., succomber aux accidents traumatiques. Aux observations purement physiologiques sont jointes, dans son travail, des remarques intéressantes sur les effets pathologiques des vivisections.

M. Dumas, l'un des adversaires de M. Liebig dans la question de la formation des graisses, a fait avec M. Milne-Edwards des recherches sur la production de la cire des abeilles.

Swammerdam, Maraldi, Réaumur, pensaient que l'abeille,

recueillant la cire toute faite dans les plantes, n'avait plus qu'à l'élaborer et la pétrir pour en former ses alvéoles. Hunter, et plus tard Huber, avaient dit que la cire suintait des parois d'un certain nombre de poches glandulaires situées dans l'abdomen de l'insecte, et s'y amassait sous forme de lamelles. Huber ayant renfermé des abeilles dans une ruche sans issue, et ne leur fournissant pour toute nourriture que du miel et du sucre, avait vu les ouvrières captives continuer à construire des gâteaux. Un homme que le corps médical s'houme de complier dans ses rangs, M. Bretonneau, avait vu à Cheneceaux, en 1817, des abeilles mises en expérience avec toute la précision que ce savant apporte à ses travaux, et nourries avec une solution aqueuse de sucre blanc, construire des gâteaux d'une cire très-blanche. Enfin l'expérience d'Huber, répétée dernièrement par M. Grundlach de Cassel, lui avait donné les mêmes résultats qu'à l'entomologiste de Genève, et il en avait conclu, comme son illustre devancier, que l'abeille a la faculté de transformer le sucre en cire.

M. Liebig trouvait dans ces observations un des arguments les plus forts en faveur de la production des substances grasses par les animaux.

M. Dumas et Milne-Edwards ont repris l'expérience d'Huber, et pour la rendre tout à fait précise, ils ont constaté la quantité de graisse préexistante dans le corps des abeilles soumises au régime saccharin, l'ont comparée à celle de la cire produite, et ont examiné ensuite si, durant le cours de l'expérience, les animaux n'avaient pas mangé.

Ces propositions ont été très-longtemps un sujet de discussion pour les anatomistes; mais le fait principal qu'elles expriment n'avait jamais été avancé d'une manière aussi positive; aussi faudrait-il reconnaître avec M. Dutrochet que la

Une première expérience, pendant laquelle les abeilles furent nourries avec de la cassonade de sucre, donna des résultats douteux. On mit alors en expérience quatre essaims auxquels on donna pour nourriture du miel, après s'être assuré de la quantité de cire contenue dans cette substance alimentaire. Trois de ces essaims ne produisirent point de cire; mais le quatrième donna les résultats suivants :

Le total des matières grasses préexistantes dans le corps de chaque abeille, enjournées à ces insectes pendant l'expérience, est, en moyenne, d'environ 0,0022

Pendant le cours de l'expérience, chaque ouvrière a produit de la cire dans la proportion de 0,0006 et après cette production, en contenait encore, dans ses divers organes, 0,0012

Total de la cire produite par chaque abeille sous l'influence d'une alimentation de miel pur : 0,0105

M. Dumas et Milne-Edwards se proposent de répéter cette expérience sur une plus grande échelle, quand la saison le permettra.

Ce mémoire a provoqué de la part de M. Payen quelques objections qui ne semblent pas toutes entièrement solides. MM. Dumas et Boussingault n'étaient pas présents. M. Milne-Edwards, après avoir répondu aux objections de M. Payen, est tombé d'accord avec lui sur ce que la transformation du miel en cire par les abeilles ne détruit pas le fait de la nécessité d'une alimentation grasse pour l'engraissement des animaux et notamment des mammifères. M. Thénard a présenté des observations concluantes. M. Flourens a bien cité le fait de certains ours du Jardin-des-Plantes qui, depuis deux ans, ne mangent que du pain, et engrassen beaucoup sous l'influence de ce régime; mais ce n'était pas les physiologistes qui il devait y avoir discussion ce jour-là; d'ailleurs les parties belles-géneres n'étaient pas au complet, et elles sont rentrées pacifiquement dans leurs camps, laissant la noble arène à d'autres adversaires dont il ne nous appartient pas d'apprendre ici de reproduire les arguments.

Nous ajouterons, pour compléter l'état actuel de la question, que M. Léon Dufour, dans la séance du 16 octobre, a rendu compte de recherches anatomiques faites par lui pour reconnaître les poches glandulaires indiquées par Hunter comme lassant suinter ou sécrétant la cire chez l'abeille. M. Léon Dufour a scrupuleusement disqué trente abeilles sans rien rencontrer qui ressemble à cet organe admis par Hunter et Huber. Ce fait négatif d'anatomie est tout à fait digne d'attirer l'attention des naturalistes; au reste, fut-il confirmé, il en résulterait seulement que l'organe sécréteur de la cire est encore à trouver, mais cela ne prouverait rien contre le fait positif de la sécrétion de la cire. Enfin MM. Bonchard et Sandras ont présenté et lu à l'Académie, dans les séances du 26 juillet et du 14 août, un travail qui a pour titre : *Recherches sur la digestion et l'assimilation des corps gras...* Suivant ces deux habiles observateurs, les huiles et les graisses seraient absorbées par les vaisseaux chylifères, et fourniraient un chyle abondant, tandis que la cire, absorbée en très-petite quantité, se retrouverait presque en totalité dans les excréments.

La suite à un prochain numéro.

Accident du 10 novembre sur le chemin de fer de Versailles (rive droite). — Différents systèmes proposés pour prévenir les accidents.

Il y a peu de temps, *L'Illustration* mettait sous les yeux de ses lecteurs des relevés statistiques d'accidents arrivés sur les chemins de fer, tant en France qu'à l'étranger (p. 71, t. I). Son but était de rassurer les esprits timorés, en leur prouvant que les sinistres étaient moins fréquents dans le nouveau mode de locomotion que dans l'ancien, et elle signalait notamment que plusieurs morts n'étaient dues qu'à l'imprudence même des victimes. L'accident arrivé le 10 novembre sur le chemin de fer de la rive droite a ajouté un nouvel exemple à ceux que nous avions donnés des funestes effets que peut encore produire la crainte sur les hommes même les plus exercés à la vie et aux allures des chemins de fer.

Le 10 novembre, le convoi parti de Paris pour Versailles à huit heures du matin se trouvait sur un remblai le long à dix mètres d'élévation entre Sévres et Chaville, et à l'entrée d'une courbe, lorsque la locomotive, animée d'une vitesse ordinaire, sortit des rails, entraînant avec elle son tender, le wagon à bagages, qui, d'après les prescriptions de l'administration, doit toujours séparer l'appareil moteur des voitures de voyageurs et le premier wagon de voyageurs.

La locomotive arriva au bord du remblai se renversa, et sa cheminée penetra même de quelques centimètres dans le talus; dans ce moment le feu se renversa et l'incendie du 8 mai aurait pu avoir un triste pendant, si en même temps l'énorme conteneur dans la locomotive n'était venue l'éteindre. Le tender fut également renversé sur le remblai, et le wagon à bagages, brisé en mille pièces, vint courrir de ses débris la locomotive et le tender.

Le lendemain de l'événement, l'appareil moteur était encore couché sur le talus, et des ouvriers travaillaient à faire une tranchée pour le dégager. Tel est le sujet du dessin qui a été pris sur les lieux par un des dessinateurs de *L'Illustration*, et que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

Le premier wagon de voyageurs qui suivait le wagon à bagages, entraîné, sortit également des rails, mais heureusement la chaîne d'attache fut brisée, et le wagon, au lieu de se précipiter en bas du remblai, se renversa en travers de la voie. Le second wagon fut également déraillé, mais il resta

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

debout sur le chemin. Quant à la berline et aux trois wagons qui la suivaient, tous restèrent sur les rails.

Les premiers victimes de cet accident devaient être le mécanicien et le chauffeur : le mécanicien eut, en effet, l'épaule démise ; mais, par un hasard providentiel, le chauffeur n'eut que quelques contusions insignifiantes.

Les employés de l'administration du chemin de fer qui étaient dans le wagon à bagages eurent également quelques contusions. Quant au conducteur qui se trouvait sur l'impériale du wagon de voyageurs, en voyant le convoi dérailler, il se précipita sur la voie, et se fit à la tête une profonde blessure, à laquelle il succomba le lendemain.

Le seul voyageur qui ait été blessé se trouvait dans le wagon renversé en travers des rails ; il eut le genou broyé et la cuisse grièvement endommagée. Tous les autres voyageurs sortirent des wagons sains et saufs.

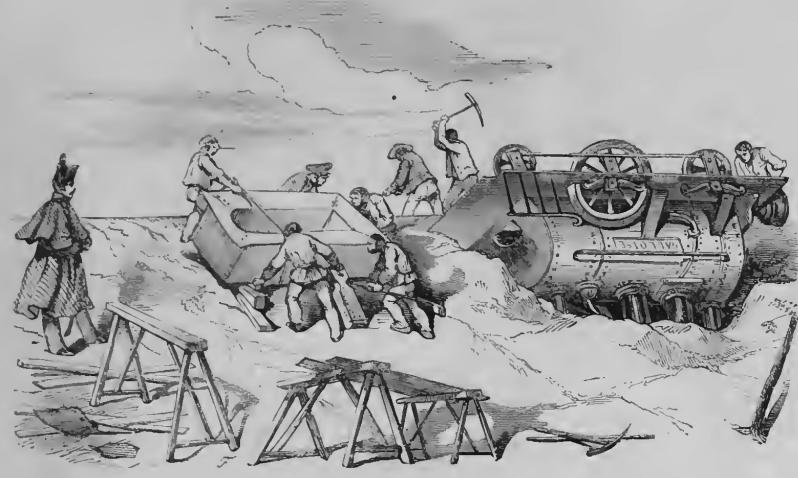
Maintenant, à quoi attribuer ce déraillement ? Les recherches et les investigations des ingénieurs ont fait découvrir, à 40 mètres environ du lieu du sinistre, des coussinets brisés et un frottement considérable sur les rails. Une des roues de

devant de la locomotive a une partie de son boutrelle déchirée et enlevée en quelques endroits. On presume que ce boutrelle ayant été brisé, la locomotive s'est maintenue sur la voie tant qu'elle a été en ligne droite, mais qu'à l'commencement de la courbe, suivant toujours l'impulsion en ligne droite, la roue aura marché quelque temps sur le rail, puis sur la terre, jusqu'au bord du remblai où la machine a été arrêtée.

Quant aux causes qui ont pu amener les lésions du boutrelle, elles ne peuvent provenir, à notre sens, que d'un défaut de fabrication ou d'incurie dans la surveillance du matériel. Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas la construction d'une roue de locomotive, nous pouvons leur en donner une idée succincte.

Une roue se compose de quatre parties distinctes : le moyen, les rais, la jante et la frette ; le moyen et la jante sont en fonte, les rais et la frette en fer forgé. On fabrique d'abord les rais, qui en place, enduits à chacune de leurs extrémités d'une couche de horax, dans le moule où l'on peut couler les deux pièces qu'ils relient ; on coule alors le moyen

quel que soit l'accident qui arrive, de sortir des wagons tant qu'ils sont en marche. Le corps du voyageur est animé de la même vitesse que le convoi ; ainsi, tout immobile qu'il est sur sa banquette, libre de ses mouvements et ne ressentant ni élan ni fatigue, il n'en a pas moins une vitesse de 8, 10 ou 12 lieues à l'heure. Il renferme donc une grande puissance accumulée, ou une grande force d'inertie. (La force d'inertie est le travail qu'il faut dépenser pour arrêter un corps d'une telle vitesse, ou bien le travail qu'il faut employer à ce corps pour amortir sa vitesse.) Ainsi un voyageur pesant 80 kilogrammes, dans un convoi qui fait 56 kilomètres à l'heure ou 10 mètres par seconde, a une force d'inertie représentée par 407 kilogrammètres. On entend par kilogrammètre un poids d'un kilogramme élevé à 1 mètre. Le cheval-vapeur, considéré comme unité dynamique, équivaut à 73 kilogrammètres, ou à 73 kilogrammes élevés à 1 mètre en une seconde. D'où il suit que les 407 kilogrammètres qui constituent la force d'inertie accumulée dans le corps d'un homme placé dans les conditions énumérées plus haut, équivaut à une force de 5 chevaux et un tiers. Qu'on juge, d'après cela, du choc épouvantable qui occasionne le brusque arrêtissement de cette force vive, et en effet, presque aucun de ceux qui se sont ainsi précipités hors des wagons n'a échappé à la mort.



et la jante à des intervalles différents, pour éviter les effets d'un refroidissement inégal, et quand la roue sort du moule, les trois parties font corps ensemble. Quant à la frette, elle est, comme nous l'avons dit, en fer battu et armé d'un boutrelle conique sur une de ses faces et vertical sur l'autre ; on l'applique à chaud sur la jante ; elle se contracte en refroidissant de manière à serrer fortement l'ensemble de la roue ; on la fixe alors à la jante par des boulons à têtes noyées.

D'après ce qui précède, on voit que la rupture du boutrelle ne peut être attribuée qu'à un défaut de fabrication, si la roue était neuve ou si le défaut était caché ; ou, dans le cas contraire, et en supposant le défaut visible, au manque du moyen de empêcher la roue de continuer à se déplacer pendant le temps que les hommes de l'art feront connaître ayant peu.

Chaque fois qu'un événement comme celui dont nous entretenons nos lecteurs arrive, on se demande avec effroi

quelles sont les précautions à prendre pour combattre la puissance aveugle qui entraîne après elle ces masses énormes ; on veut savoir si tout a été fait pour prévenir les accidents, s'il ne serait pas possible de dominer la matière au point de la rendre, pour ainsi dire, intelligente, et d'éloigner pour toujours les chances de mort auxquelles s'exposent les voyageurs en empruntant ce nouveau genre de locomotion. Eh bien ! nous devons le dire, dans cette science née d'hier, beaucoup d'améliorations sont encore à désirer, beaucoup de problèmes sont encore à résoudre. D'un autre côté, il existe, sur certains chemins de fer, des appareils de sûreté qui ne se retrouvent pas sur d'autres, et dont l'usage devrait cependant être conseillé et imposé, au besoin, à ces compagnies.

Les causes d'accidents sont de plusieurs espèces : les principales sont les dérailllements, les collisions et les ruptures d'essieu ; quant aux explosions de machines locomotives, elles sont excessivement rares, et n'arrivent, pour ainsi dire, que par la négligence du mécanicien. En effet, les tôles de la chaudière, qui n'ont guère que 4 à 5 atmosphères à supporter, sont de force à résister à 8 ou 10 atmosphères ; la production de vapeur suit la vitesse de marche, puisque c'est le jet de vapeur dans la cheminée de la locomotive qui active la combustion, et, par suite, la vaporisation de l'eau ; quand la machine est au repos, le foyer est très-peu actif, et la vapeur formée se rend dans le tender pour chauffer l'eau d'alimentation.

Les collisions entre deux convois ne peuvent être prévenues que par une bonne administration ; le choc est pour ainsi dire inévitable, surtout quand les deux trains qui s'avancent l'un sur l'autre sont séparés par des courbes en tranchée, qui les empêchent de se voir. Il faut, en effet, un temps plus ou moins long pour arrêter un convoi, et ce temps dépend de la vitesse et de la masse du convoi, et de la puissance de la locomotive. Ainsi, le calcul démontre que pour un convoi composé de vingt-deux voitures, dont trois armées de freins et

de deux locomotives, comme était le convoi du 8 mai 1842, sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), l'espacement nécessaire pour arrêter le convoi, en serrant instantanément tous les freins et en renversant la vapeur, était de 160 mètres ; mais entre le moment où les convois s'aperçoivent et celui où tous les moyens d'arrêt sont employés, il y a un certain temps pendant lequel les convois continuent à se rapprocher. On voit donc que pour éviter une collision, il faut que les convois s'aperçoivent de très-loin.

La rupture des essieux est un des accidents les plus graves qui puissent avoir lieu sur les chemins de fer. La commission créée par le ministre des travaux publics, après le fatal événement du 8 mai, pour rechercher les moyens de sûreté applicables aux chemins de fer, s'est entourée de tous les documents relatifs à cet objet, a entendu une foule d'industriels et d'inventeurs ; mais rien n'a encore transpiré du résultat de ses délibérations. Toutefois, nous devons dire que ce qui prétendre arriver à fabriquer un essieu qui ne se rompe jamais, nous paraît une utopie. Ce qu'il faut chercher, ce sont les moyens de sauvegarde à appliquer quand la rupture de l'essieu se manifeste. Ces moyens de sûreté eux-mêmes ont été l'objet d'une foule de communications à la commission dont nous verrons de parler ; nous ne croisons pas exagérer en portant à trois cents le nombre des inventeurs qui, tons animés, nous reconnaissent, d'excellentes intentions, mais montrant une tendresse bien naturelle pour le fruit de leurs veilles et de leur imagination, se sont présentés à cette commission avec des moyens *infaillibles* de sauvegarde recommandés, après examen, impraticables ou dangereux. Le nombre seul de ces inventions, qui ont trait au même objet, et qui tournent dans un même cercle assez restreint, est un indice certain de la difficulté de la matière, et doit rendre extrêmement circonspects les hommes de l'art dont l'industrie attend le jugement. La commission n'a donné encore publiquement qu'à deux systèmes de sûreté : l'un, de M. Locart, ingénieur du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon ; l'autre, de M. Chaussonet, ingénieur mécanicien à Paris ; elle a demandé l'insertion de leurs mémoires dans les *Annales des ponts-et-chaussées*.

Nous espérons être, avant peu, à même d'offrir à nos lecteurs les dessins détaillés de ces divers systèmes ; disons seulement aujourd'hui que celui de M. Locart est en usage depuis longtemps déjà sur le chemin de fer de Lyon, et qu'il est attaché comme ingénieur. Il consiste en un appareil de décrochage qui sépare instantanément la locomotive et son tender du reste du convoi. On conçoit qu'avec cet appareil le danger de déraillement est de beaucoup diminué, et l'expérience a prouvé en effet l'efficacité de ce système, qui maintes fois a prévenu de grands malheurs sur le chemin de fer de Saint-Etienne. Nous reviendrons avec détail sur cet ingénieux appareil.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de renouveler la recommandation que nous avons déjà faite de ne jamais essayer,

Histoire de la Semaine.

La France, cette semaine, nous fera peu parler d'elle. Dans les régions du pouvoir et de la politique on se repose, pour ne pas dépenser une activité et une force dont on prevoit qu'on aura besoin quand les Chambres seront réunies. Les seuls actes que les journaux aient enregistrés sont des mutations dans les ambassades depuis longtemps annoncées. Les ordonnances qui envoient M. le comte Bresson à Madrid, M. le comte de Salvandy à Turin, M. le marquis de Dalmatie à Berlin, ont fait paru. Le ministère a également pris le parti de donner un successeur à M. le comte de Ratti-Melton, auquel sa sortie sauvage contre un autre agent français a donné récemment une fâcheuse célébrité. C'est M. Lefèvre-Debecourt, dont les services antérieurs à la Plata ont été fort diversement appréciés, qui va aller occuper notre consulat général, aujourd'hui si important, de l'Indo-Chine. Enfin, si l'on croit la *Gazette d'Augsbourg*, qui sait assez souvent d'avance ce qui se prépare à l'hôtel de la rue Neuve-des-Capucines, M. Mortier, notre ministre en Suisse, sera, sur sa demande, mis en disponibilité, et remplacé par M. de Bourqueney, qui remetttrait à un autre chargé d'affaires l'intérêt de M. de Pontois. — Il nous est pénible d'avoir à mentionner une autre mesure sur laquelle, espérons-le, le ministère, mieux inspiré, reviendra. Des pauvres Italiens, ayant les sévices que le gouvernement papal, mal conseillé, avait résolu d'exercer contre eux, étaient venus chercher un refuge dans la Corse, qui leur rendait le soleil et la langue de leur patrie. Au moment où les feuilles anglaises et les feuilles allemandes annoncent que si les forces autrichiennes et piémontaises interviennent dans les ligations, ce ne sera qu'à la condition que le pape prendra l'engagement de réformer bon nombre des abus administratifs dont ses sujets se plaignent, les réfugiés romains viennent de recevoir du ministre de l'intérieur l'ordre de quitter la Corse et d'interdire à Clément XIV. Nous n'avons nullement l'intention de médire du chef-huissier du département de l'Indre ; mais, en vérité, pour des Italiens, y être conduits à l'entrée de l'hiver, c'est être exilés en Sibérie. — M. le duc et madame la duchesse de Nemours, sur l'invitation pressante de la reine d'Angleterre, sont allés rendre à cette princesse la visite qu'elle est venue faire au château d'Eu pendant qu'ils étaient au camp de Bretagne. La coïncidence du voyage du futur régent avec celui du pretendant a donné lieu, dans quelques journaux, à beaucoup de gloses et de commentaires. Tout ce qu'il en faut conclure, c'est qu'en même temps que l'un voyage pour se distraire, l'autre voyage pour se consoler ; et que l'Angleterre croit, avec raison, faire preuve de bon goût en se montrant bienveillante et empêtrée aussi bien environs le malheur qu'envers la fortune.

Il vient de se former à Birmingham une *Union nationale*, ou confédération générale de toutes les classes, pour rendre les ministres de la couronne légalement responsables de la misère du peuple. Son manifeste, rédigé par un ancien membre de la Chambre des Communes, M. Thomas Atwool, a été immédiatement couvert de milliers de signatures. Chaque jour semble amener un embarras nouveau au ministère de Robert Peel. Les élections et les émissus se succèdent pour lui sans interruption. Il voyait, il y a peu de jours, la Cité envoyer un parlement un candidat autre que le sien ; une nouvelle législation sur les cérémonies lui est demandée avec une insistance fort incommodante, par les journaux mêmes qui, hier encore, lui sont liens tout dévoués ; enfin, aujourd'hui, 16,000 unionistes, rassemblés en quelques heures, disent dans une proclamation adressée au peuple : « Nous appelons à nous toutes les classes laborieuses du royaume. Amis, compatriotes, et frères, notre plan est placé devant vous. Les difficultés, les dangers s'accumulent autour de nous... Vous, électeurs ou non électeurs, qui souffrez de l'oppression communale ; vous, marchands, manufacturiers et commerçants, qui travaillez malgré tant de difficultés ; vous, propriétaires et fermiers, qui possédez encore quelque chose, mais qui voyez votre ruine inévitable ; vous, capitalistes et rentiers, dont les revenus diminuent chaque jour, et dont les propriétés, mises dans la balance, sont plus légères que la misère et le mécontentement publics ; et vous, honnêtes mais malheu-

reux ouvriers et laboureurs, l'orgueil, la gloire et la force de notre pays, nous vous appellenos de toutes nos forces, venez à nous et aidez-nous dans la grande œuvre de sauver notre pays de la destruction.» — Ce n'est pas en portant ses yeux sur l'Irlande que le ministère anglais peut les reposer agréablement. La déclaration de *true bill* par le premier jury, devant lequel ont comparu O'Connell et les autres chefs du révolte, n'a pas produit plus d'effet que nous ne l'avions prévu ; et quelque soin qu'on eût apporté à la composition du jury, on a su que les poursuites avaient trouvé des contradicteurs dans son sein. Il est évident qu'elles en trouveront bien davantage dans le jury définitif, dont la liste ne sera pas dressée sans un examen sévère et une intervention active de la part des inculpés et de leurs conseils. En ce moment même, on se débat pour l'accomplissement de ces formalités préliminaires. — Demain dimanche, 19 novembre, aura lieu une épreuve étrangère au procès, mais qui donnera la mesure de l'intérêt qu'y porte la population irlandaise. Une quête générale sera faite dans tout ce malheureux royaume pour le tribut annuel et volontaire payé à O'Connell. Cette souscription lui est entièrement destinée, et est indépendante de celle qu'on appelle la *rente du rappel*, et qui se perçoit hebdomadairement. La souscription destinée à former la liste civile d'O'Connell date de 1831, et n'est ouverte qu'une fois l'an :

En 1831, elle a été de 26,000 liv. st. (environ 660,000 fr.)
— 1832, — 12,533 — (— 515,000 —)
— 1833, — 15,905 — (— 530,000 —)
— 1834, — 20,189 — (— 515,000 —)

L'année dernière, elle n'a été que de 10,500 liv. st. (265,000 fr. environ). En général, le chiffre a suivi le mouvement de l'agitation ; élevé quand elle a été vive, il est descendu quand la lutte a été moins engagée, mais jamais le tribut n'a manqué. Tous les ans, après que les souscriptions ont été recueillies dans les diverses paroisses, le chiffre en est livré à la publicité. — Les nouvelles d'Espagne sont de



(Le général Narvaez.)

jour en jour plus déplorables : ce n'est plus assez de la guerre civile et des expédients anticonstitutionnels, les partis y procèdent maintenant par l'assassinat. L'attention a été détournée de la soumission de Saragosse, de la sortie d'Amelker de Girona, de la mise en état de siège de Saint-Jacques-de-Compostelle, de conspirations découvertes à Cordoue et à Algesiras, de la situation de Barcelone, autour de laquelle les forces des assiégeants s'accumulent, et où les insurgés songent, dit-on, à capituler, tout cela a été oublié pour ne songer qu'à la tentative d'assassinat commise à Madrid sur le général Narvaez. Le 6, la reine assistait à la représentation que donnait le théâtre du Cirque ; le général s'y rendait. Au moment où sa voiture longeait le portail de l'église Porta-Celi, rue de la Lune, de nombreux coups de fusil ont été tirés par des hommes embusqués et qui attendaient son passage. Les assassins, tous en manteaux et chapeaux ronds, à l'andalouse, prirent la fuite dans diverses directions. Le général n'a point été atteint, mais il a été couvert du sang de son aide-de-camp, mortellement blessé, et d'un jeune homme qui l'accompagnait également, et qui a été atteint à la tête d'une légère blessure. Les troupes firent, par les ordres de Narvaez, immédiatement mises sous les armes, le général se rendit ensuite au Cirque dans la loge de la reine, pour tranquilliser Sa Majesté et se montrer au public. Cet attentat ne pouvait qu'attirer sur lui de l'intérêt et rendre plus difficile le rôle de l'opposition. Le lendemain, le général s'est promené par la ville dans sa voiture criblée de balles, et le 8, les deux Chambres réunies, ce qu'il est assez difficile d'expliquer constitutionnellement, ont déclaré la majorité de la reine à une majorité de 195 voix contre une minorité que cet événement avait réduite à 16 membres. Avant la tentative criminelle et l'effet de réaction produit sur les esprits, M. Cortina, candidat des progressistes, avait obtenu,



(Le Roi des Belges.)

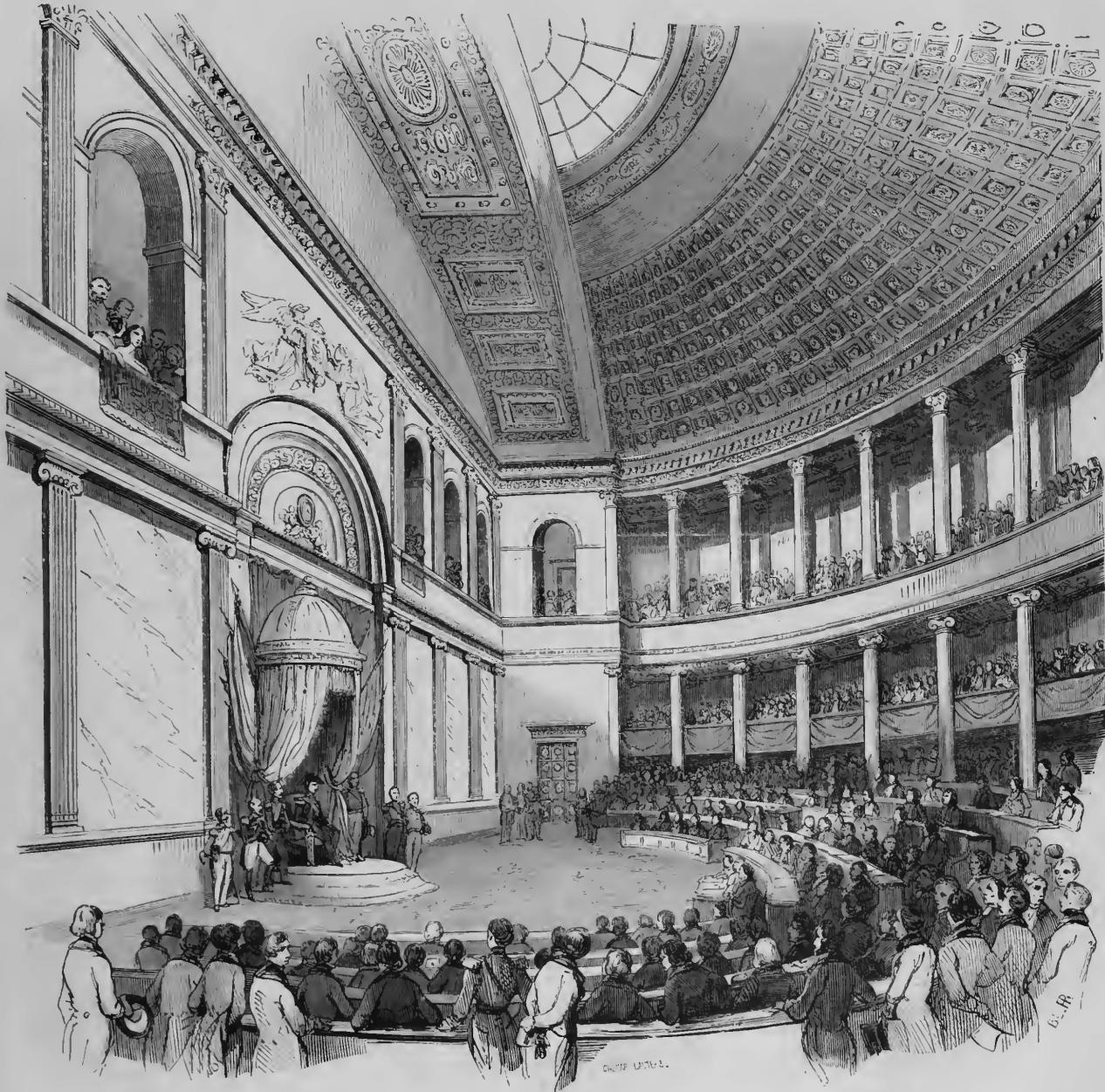


(La Reine des Belges et le Prince royal.)

pour la présidence de la Chambre des Députés, 49 voix ; M. Olozaga en avait réuni 66, mais après avoir déclaré qu'il ne comprendrait pas un cabinet qui ne réunirait pas les chefs des deux opinions. En proclamant le résultat du scrutin sur la majorité de la reine, M. Olozaga a dit : « A dater de ce jour, le régime constitutionnel doit commencer à être une vérité en Espagne. » Ce mot est un aveu contre le passé ; nous voudrions qu'il fut une garantie pour l'avenir. La reine a prêté son serment le surlendemain, devant les deux corps législa-

tifs rassemblés dans la salle du Sénat. Toutefois, ces événements n'ont point conjuré la crise ministérielle, et M. Lopez persiste dans sa détermination d'abandonner son portefeuille. — Le général Coletti, ancien ambassadeur de Grèce à Paris, dont les sentiments patriotes inspirent une grande confiance à ses compatriotes, est débarqué le 30 octobre au Pirée ; son arrivée a excité l'enthousiasme des Athéniens, et a donné lieu à une ovation. Le général n'a pu se rendre qu'avec difficulté, au travers d'une foule compacte et dans la joie, du

port à sa demeure. Les élections sont favorables aux constitutionnels. Sur 223 dont se doit composer l'assemblée, les inopposés ne comptent que 90 voix, les partisans du mouvement de septembre en ont réuni 153. — On a reçu, par la voie de l'Angleterre, des nouvelles de Montevideo jusqu'à la date du 24 octobre. Oribe et le consul de France ont eu une conférence dans laquelle ils ont arrêté qu'aucun Français ne serait inquiété pour le passé ; qu'on ne pourrait pénétrer dans le domicile d'un Français qu'en vertu d'un ordre écrit de



(Ouverture des Chambres belges, le 14 novembre.)

l'autorité supérieure ; qu'enfin, si Montevideo était pris d'assaut, notre pavillon serait un signe de protection, et qu'il donnerait des passeports à ceux de nos nationaux qui en demanderaient ; ou n'en compte pas moins de 21,000 dans ces parages. Les mouvements des deux armées ennemis n'avaient encore abouti à aucun résultat.

Le roi Léopold a ouvert, le mardi 14, la session des Chambres belges pour 1845-46. Le roi s'est rendu au palais accompagné d'un nombreux état-major ; il était revêtu de l'uniforme d'officier-général de la garde civique. Le corps diplomatique assistait au complet à cette solennité, qui avait attiré une foule nombreuse et brillante. Dans son discours, le roi n'avait à traiter aucune des questions de politique extérieure qui ont si longtemps tenu incertaines les destinées de ce royaume. Ces questions sont toutes tranchées aujourd'hui,

et une ère toute d'industrie et de progrès semble s'ouvrir pour la Belgique. Après avoir exprimé la satisfaction qu'il avait personnellement ressentie, et qu'avait partagée la reine d'Angleterre, de l'accueil qui avait été fait par les populations à cette princesse durant son voyage en Belgique, il est entré dans l'énumération des projets que son ministère se propose de présenter aux délibérations des Chambres dans la session ouverte. Il a fait ressortir l'immense avantage que devait nécessairement retirer cet Etat de l'achèvement complet de son réseau de chemins de fer ; mais il a annoncé en même temps que ces voies nouvelles ne détourneraient point l'attention du gouvernement des travaux d'amélioration à effectuer sur les voies navigables : les canaux vont être réparés et complétés. Tout en se félicitant des progrès de l'industrie agricole, le roi a annoncé également que l'administration re-

garderait son œuvre comme inachevée tant qu'il resterait sur le sol belge : des bruyères à défricher. Nous serions tenté de proposer à notre ministère français d'adopter pour le discours de la couronne, qui sera prononcé décidément chez nous le 26 décembre, une seconde édition du discours belge en ce qui concerne ces intérêts si graves. Le roi Léopold a annoncé également que tous les efforts de son gouvernement tendraient à favoriser les relations et les entreprises lointaines, et il a engagé l'esprit d'association à seconder de son côté ces efforts, dont le succès viendrait mettre à l'aise la population belge, trop nombreuse pour son territoire resserré, et son industrie, trop productive pour sa consommation intérieure. Il y a là, nous le répétons, de bien bons conseils et de bien bons exemples pour nos ministres ; et en vérité les Belges se sont montrés assez souvent contrefacteurs à l'égard

de la France, pour que nos gouvernans ne se fassent aucun scrupule de les contrefaire à leur tour dans cette circonstance et dans cette direction.

Des nouvelles de Bâle, allant jusqu'au 21 octobre, apprennent que depuis plus d'un mois toutes les villes de cette province sont tenues dans l'effroi par des détonations sourdaines et de continuels secousses de tremblement de terre qui ont fait fuir une grande partie des populations dans la campagne. Le 20, beaucoup de familles se disposaient à rentrer à Itaguse, d'où elles avaient fu précipitamment un mois auparavant, quand une nouvelle secousse est venue faire renouer toutes les alarmes. A Slano, à Meleda, les phénomènes et l'épouvante sont les mêmes.

Depuis quelque temps, nos journaux de départements ont souvent à annoncer des découvertes archéologiques faites dans leurs contrées par suite de fouilles entreprises dans ce but, ou, le plus souvent, par suite de travaux d'agriculture que le hasard rend doublément fructueux. Des tombeaux gaulois, des armures, des bracelets, des amulets, des médailles nombreuses et des monnaies d'or, d'argent et de bronze ont été de plusieurs côtés déterrées ainsi tout récemment. Si l'on en croit les feuilles allemandes, on vient de faire, à Aix-la-Chapelle, une autre découverte, c'est celle des reliques de Charlemagne. On savait qu'en l'an 1000, Othon III s'était fait ouvrir le caveau de l'empereur, et que Frédéric I^e (barberousse) avait, le 29 décembre 1163, levé les ossements de ce grand prince, après que le pape Pascal II l'avait mis au nombre des saints. Frédéric fit garder ses dépouilles mortelles dans un coffret; les vêtements et insignes de l'empereur devinrent les insignes du couronnement de l'empereur francon-romain; et après qu'en 1792, François II s'en fut revêtu comme roi et empereur d'Allemagne, il fut transporté à Vienne, où ils sont encore conservés. Mais les reliques de Charlemagne étaient perdues, sauf un bras encaissé dans un reliquaire; et quelque peme qu'on se donnait, avec quelque soin qu'on cherchait dessus et dessous terre, on ne pouvait les découvrir. Il y a quelques semaines, on aurait dit-on, retrouvé le précieux coffre dans une pierre attenante à la sacristie, où il était placé sur une armoire dans le plus complet abandon.

Nous donnons dans notre avant-dernier numéro une statistique des missions en Chine et de leurs résultats. Nous aurions bientôt, à ce qu'il paraît, à ajouter à ce travail. Il s'est formé à Berlin et à Königsberg des réunions de dames ayant pour but de former et d'envoyer aux Indes des femmes missionnaires appelées à faire connaître l'Évangile aux femmes de l'Orient. La Gazette ecclésiastique de cette dernière ville, qui donne cette nouvelle, l'accompagne de quelques réflexions qui nous paraissent assez justes, et qui ont pour but de rappeler que la sphère sainte, mais refiée de la femme, se prête difficilement à des entreprises extérieures qui appellent son activité hors du domaine que la nature lui indique et que l'Évangile approuve et sanctifie. — L'édition n'est pas le caractère de toutes les nouvelles que nous venons d'Allemagne. On écrit de Vienne que le prince Gustave Wasa, fils du roi de Suède, Gustave-Adolphe IV, détrôné en 1609 et remplacé par Bernadotte, vient de former, après treize ans de mariage, une demande en divorce contre sa femme, la princesse Stéphanie de Bade. On ne peut attribuer d'autre cause, dans la haute société de Vienne, à cette démarche, qui paraîtrait autrement inexplicable que la maladie mentale hérititaire dans la famille du prince. Le constisoir de la confession d'Augsbourg, à laquelle appartiennent les deux époux, aura néanmoins à prononcer sur la demande comme si elle avait été formée raisonnablement.

Le bel hôtel Lamberg, situé à la pointe orientale de l'île Saint-Louis, et qui a fourni à l'Illustration le sujet d'une notice et de gravures (t. I, p. 193), avait été adjugé, il y a quelques mois, à madame la princesse Czartoriska. Il vient d'être restauré avec un soin remarquable. Si l'illustre étran-gère ne se fut présentée aux enchères, les amis des arts, les admirateurs de Lessing et de Lehran auraient probablement aujourd'hui à demander compte au ministère de l'intérieur et à l'administration de la ville de Paris de la démolition de cet hôtel et de la destruction de ses richesses artistiques.

Quand tel médecins embaume un défunt, quand tel journal voit mourir un de ses abonnés, les réclames de l'un ou les nérophages de l'autre tendent à nous faire croire aussitôt que la France a fait une grande perte. Il y en a pu avoir quelques-unes de ce genre cette semaine; mais l'on comprendra que nous n'en passions pas porter le deuil à nos lecteurs. Nous ne mentionnerons donc que la mort d'un naturaliste-voyageur d'Indien-des-Plantes, le docteur A. Petit, envoyé en Abyssinie. Il a été emporté par un écorodile en traversant une des branches du Nil Bleu, dans les environs de Gondar.

Une Bouteille de Champagne.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 465.)

Le son du cor de Shunderhannes ne retentissait jamais que pour le combat.

« Aux armes! cria le bandit. Moise, barricadez le monastère! Zaghetto, distribuez les carbines! Qu'on déploie la bannière du Windschoot, le crâne rouge sur champ d'azur! Il faut emporter toute la poudre, toutes les balles et un confesseur; car l'ignore vraiment ce qui va coûter d'hommes une bouteille de vin de Champagne. »

La jeune femme devint pâle. C'est seulement alors qu'elle comprenait son pouvoir. Arracher le bandit à l'existence réprouvée du crime ne lui semblait plus au-dessus des forces humaines, puisque, pour une fantaisie puérile, Shunderhannes préparait sa bande entière à une ruine presque certaine. Elle fut même tentée un moment de revenir sur son ordre dont la satisfaction, aussi prompte que terrible, l'effrayait maintenant: l'amour propre lui ferma la bouche, et la memoire de la partie laitière de Kiedrich fit le reste. Le meurtre de cette victime exigeait du sang.

« Ma chère, dit à Julie le capitaine en se tournant vers la belle Almunda, quoique la frontière soit pacifiée, Mayence renferme une forte garnison. Je n'ai pas cent braves dans ma troupe. A défaut de garnison, d'ailleurs, les gendarmes français, que nous avons tant de fois détruits, brillent de nous rendre la pareille. On peut aisement refermer les portes de la ville derrière moi. Si je suis pris, c'est la mort.

— Il y a que les sots, disait Catherine II, qui soient indecès, lui répondit froidelement Julie Blasius.

— En marche! cria Shunderhannes.

Et l'on partit.

Qu'une femme est séduisante, qu'elle paraît bien la créature favorisée de Dieu, lorsque, sans autre force que sa grâce et sans autre appui que son sexe, on la voit dompter l'homme le plus puissant et le plus aïtier, comme s'il s'agissait d'un enfant mutin! Alors tout grandi autour du triomphe, et celle qui le remporte avec de si faibles moyens s'élève d'autant plus aux regards de la foule qu'elle semblait à la veille d'une défaite. Le bruit circula bientôt parmi les bandits que la capitaine elle-même combattait l'attaque. On ne s'expliqua pas les causes de ce singulier caprice, on n'en vit que le résultat chevaleresque. L'influence d'une femme est quelque chose de si doux au milieu des dangers, et surtout dans la vie d'exception, que les camarades de Shunderhannes se sentirent ennoblis à leurs propres yeux. On eût dit que la volonté de Julie Blasius relevait ces hommes étris de leur déconsidération sociale et que le crime solidaire à tant d'imaginaires perverses devinat une vertu par l'unique magie de l'emploi qu'en faisait une jeune et innocente filie.

Julie, en habit d'amazone, précédait à cheval l'arrière-garde, où marchait Picard, qui, par une sorte de vanité infantile, avait demandé de combattre encore; mais il ne devait pas, mort ou vif, remonter au monastère. Le vieux soldat suivait d'un œil morne le cortège triomphal de Blasius; il devinait toute la passion de Shunderhannes en mesurant la victoire de la jeune femme, et, si la bouteille de champagne était prise, rien effectivement ne pouvait être désormais impossible à la faiblesse du capitaine aussi bien qu'à l'énergie de la pri-soumière. Les compagnons du Belge Shunderhannes n'étaient pas d'aillers libertins comme la plupart de nos brigands de mélodrame et d'opéra-comique. Presque tous mariés, pères de famille et dévots, ils faisaient de la vie d'exception un peu par haine de la république française, beaucoup par misère, double originalité malheureusement inseparable d'une époque de guerres continues et de révoltes générales.

Tout le monde souhaitait donc que le capitaine épousât la jeune femme. Ce n'était pas, assurément, le caractère le moins curieux de l'expédition que le contraste de mœurs patriciales, et de goûts belliqueux entraînés à la complète ridicule d'un flacon de vin, autant par la soif du meurtre et du vol quo par dévotion pieuse, à l'ascendant du genre de la femme, au lieu providentiel du mariage. Quand l'inspiration morale descend au milieu des existences les plus dépravées, peu importe l'origine du bienfais, pourvu que le but soit atteint. Le prestige de la beauté et de la verlu réunies dans Blasius avait ému Shunderhannes; de l'amour de leur chef était né l'enthousiasme des bandits du Rhin, et le succès du devoir sur la vie ne dépendait plus que d'une circonstance assez forte pour que Julie, en communiquant la passion du prochain belge, fut certaine de l'arracher en même temps au crime.

On s'arrêta en route entre Georgenborn et Frauenstein, à cette pierre tombée du ciel qui marque à peu près la moitié du chemin du couvent d'Eberbach aux remparts de Mayence; on attendait que la nuit fut venue. Une partie de la troupe se glissa dans la ville, sous un déguisement, pour s'emparer d'une porte; un autre détachement se rapprocha des murs pour prêter la main aux camarades qui s'engageaient dans Mayence; enfin l'arrière-garde se tint cache, avec Julie et le confesseur, autour de Frauenstein, disposant des renforts, apprétant des munitions, observant la plaine, couvrant la route du monastère et se préparant à recevoir les blessés, les morts et la bouteille de vin de Champagne. Picard commandait les hommes postés en surveillance le long des remparts. Il demanda à Julie, en partant, la faveur de lui baisser la main. Le prêtre, chapelain d'Eberbach, vieux et cassé, partit attendri.

« Comment envoyez-vous tant de braves gens à la mort, maladroite, lorsque le capitaine Shunderhannes est votre esclave? dit-il à Julie en tremblant à la fois de crainte et de pitié.

— Mon père, lui répondit la jeune femme en s'agenouillant, pardonnez-moi! On n'est l'esclave d'un homme qu'à la condition de n'être plus maître de sa personne, et Julie Blasius n'a jamais gardé que du ciel et de sa mère. Cette entreprise complotée cache de saintes représailles. La fin justifiera les moyens. Si d'ailleurs une seule vie est sacrifiée, la même austérité exige ce forfait. Pardonnez-moi, mon père!

— Que Dieu soit avec vous, murmura le chapelain surpris, mais avec un sentiment de confiance absolue.

Cependant les plus déterminés de la troupe, conduits par Shunderhannes lui-même, avaient pénétré jusqu'au Thunermarkt, grand marché de la ville. Il y avait là un dépôt de vins français que le bandit connaîtait de longue date, mais sur lesquels jamais il n'avait tiré à sa courte échancce. Le marché était désert, tous les habitants se promenaient sur les remparts; c'était l'heure où, dans les places de guerre, chacun soupe ou fume à l'œillet, en famille, avec une sorte de réverie, à l'ap-

proche de la nuit qui se ferme et du pont-levis qu'on relève. Les jeunes filles causent d'amour avec les soldats sur le glacis, les enfants jouent dans les squares, et le goûter, endormi dans le bâfror, oublie de carillonner la nouvelle sinistre d'un meurtre bâfror.

Shunderhannes acheta dans le magasin un panier de vin de Champagne. Quand il fallut payer, le bandit fit d'abord emporter la marchandise par deux de ses hommes, puis discuta du prix avec le vendeur. Après d'ostentantes paroles, il refusa tout d'un coup de payer, sans prétexte qu'il n'avait pas d'argent et qu'il avait laissé sa bourse à l'hôtel des Trois-Couronnes. Le vendeur eut des soupçons: il appela un officier de police.

« Pourquoi ne voulez-vous pas payer? dit-il sévèrement au bandit.

— Parce que ce n'est pas notre usage, répliqua Shunderhannes irrité.

— Votre usage?... siogulière réponse, mon ami. Et qui êtes-vous donc?

— Nous sommes des voleurs.

Inutile fut la rumeur dans le marché. On sortit en tumulte des maisons, on entoura l'officier de police et le vendeur, stupéfaits. Le bandit avait habilement calculé tout l'effet de cette première surprise; il eut le temps de gagner la porte de la ville, où ses hommes réunis forcèrent la garde et franchirent violence au rempart. Aussitôt l'alarme se répandit, le tocsin sonna, la garnison courut aux armes, on ferma les autres portes de Mayence; mais il était trop tard. Appuyés sur le détachement qui veillait au dehors des murailles, les bandits firent leur retraite en bon ordre, et le paix de vin de Champagne, conquis sans effusion de sang, tout au plus au prix de quelques boursades données aux sentinelles, fut festinement porté à Frauenstein, où Shunderhannes, aussi respectueux que brave, le déposa solennellement aux pieds de Julie Blasius.

Quand la jeune fille apprit que l'expédition n'avait perdu aucun homme et que la garnison même n'avait à déplorer aucune perte, elle fut soulagée d'une angoisse bien vive. Cette faveur du hasard donna plus de mérite à l'obéissance du capitaine; on pouvait croire qu'il avait voulu conquérir sans frapper. Mais l'assassinat de la laitière de Kiedrich n'était pas venu, et en revenant à Eberbach, la vue du précepte allait rappeler à Julie les circonstances impunies de son affreux mort. Après la preuve d'amour que lui avait donnée Shunderhannes, comment Blasius devait-elle réveiller encore cruellement de pareils souvenirs? Le confesseur, qui ne savait rien, attendait avec anxiété le résultat de ce mystérieux voyage, et Picard, plus jaloux, plus passionné que jamais, suivait mécaniquement la trace du capitaine et de la jeune fille, comme un chien fidèle qu'on neglige et dont le dévouement n'est pas moins profond.

Au monastère, Shunderhannes fit connaire à sa troupe que le voyage n'avait en pour prétexte que la fantaisie de la belle Almunda, et que, si le butin n'était pas considérable, en revanche Julie Blasius récompenserait leur chef en l'épousant. Les bandits répondirent à ce discours par des hourras pleins d'ivresse. La jeune fille se leva, pale et agitée, garda la silence. Picard la prit à part et lui dit:

« Je comprends votre embarras. Le rôle de Shunderhannes vient de changer: de maître impénitent qu'il était ce matin, le voici maintenant esclave docile; il attend son bonheur de votre main, et vous ne pouvez refuser de le satisfaire, car ce serait perdre le fruit de votre captivité et l'occasion de changer sa vie comme son rôle. Je suis vaincu et il est jeune; nous avons tous deux de l'amour: que Shunderhannes vous prouve désormais son amour en renonçant au crime! Moi, dont le respect ne ferait pas le bonheur, je vais vous prouver le mien à ma façon. Que le sang de la laitière retombe sur ma tête, et que ma mort expie la sieste! »

À ces mots, Picard se dirigea rapidement vers le précepte, et, ayant qu'on se fut opposé à son acte de désespérément, le malheureux auteur fut jeté dans le gouffre. Les brigands entendirent le bruit de son corps qui roula d'abîme en abîme. Cette scène étrange avait glace d'horreur tout le monde, même les plus endurcis. Shunderhannes, ému, tenant déjà la bouteille d'une main et un verre de l'autre, sentit que le dénouement d'un semblable épisode appartenait de droit à la jeune fille. Des regards et du geste, il la supplia de parler. Les bandits avaient mis un genou en terre.

« Mon père, dit d'abord Julie au chapelain à voix basse, le meurtre d'une femme exigeait du sang; je comptais lui donner le mien; on m'a prévenue. Maintenant un sacrifice d'un autre genre m'est nécessaire, et, s'il ne s'agit plus de mourir, mon devoir et mon sera ne me sera ni moins entier ni moins pénible. Je sauverai ces hommes de la mort; voilà mon œuvre; je corrigerai Shunderhannes par l'amour; voilà ma vie. Voilà aussi la force?

— Cui, ma fille, répondit le confesseur les yeux pleins de larmes et en repassant la poire du monastère; je vous laisse, comme Daniel, dans la fosse aux lions; mais vous ramenez leurs ongles, et, au lieu d'être la proie de leur colère, vous les livrerez eux-mêmes à la paix du Seigneur. »

Et il disparut. A ce moment, Shunderhannes, qui avait respecté le secret de la conversation du prêtre, se rapprocha lentement de Julie. Il tenait toujours le verre à la main; il venait de le remplir; le vin de Champagne y pétillait en tournois fine au bord du cristal.

« Belle Julie, s'écria le bandit, ne voulez-vous pas boire ce vin à nos fiançailles prochaines?

— Volontiers, dit Blasius en prenant le verre; mais quand ne serai-je plus la femme d'un brigand?

— A notre premier enfant, répondit le jeune homme sincère. Il m'est impossible d'abandonner sur-le-champ mes camarades.

Il y avait sur la physionomie de Shunderhannes comme l'aurore d'une abnégation complète. Transfiguré par le bonheur, l'ambant de Julie n'était plus le chef redouté du Hundsruck. Avec cet instinct providuel, cette penetration divine qui

ne trompe jamais les femmes, Blasius devina son succès, et elle but le vin, comme elle aurait communiqué à l'autel, pleine de foi et de charité.

Mais le sort fut plus barbare que n'avait été sublime son dévouement. Julie était déjà mère, que Shinderhannes n'avait pas eu encore le temps de dissoudre l'association des bandits du Rhin. Sur le point de disparaître de la scène du crime, il fut arrêté à Francfort et guillotiné à Mayence en novembre 1805. Montez aux tours de Bornhoffen, le soir, au clair de lune, vous écouteriez un chant plaintif qui s'élève des vignobles et se perd dans la nuit. C'est la voix de Julie; elle vient apaiser les mânes de Picard et de la faïence.

ANDRÉ DELRIEC.



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XIX.

FLITE.



Ces mesures prises, Alpinolo se décida à se confier à Buonvicino, et il se rendit au couvent. Le saint homme se tenait dans sa petite cellule, garnie suivant la règle, d'une paillasse avec un oreiller, de deux couvertures de laine et d'un escalier de bois. Il était assis, la tête inclinée, les mains

croisées sur ses genoux. Aux rideaux précoces de son front, à ses jones pâles et amaigries, à ses yeux enfouis dans leur orbite, chacun aurait pu dire : « Pour cet homme, penser c'est souffrir ; mais sa douleur n'était point d'encouragement, on pouvait y entrevoir une espérance ou peut-être un souvenir. »

Buonvicino ne reconnut point d'abord le jeune page. Sa livrée, sa barbe et l'altération de ses traits le dégnaient même aux yeux d'un ami de son enfance. Dès qu'Alpinolo se nomma, le moine n'hésita point à le reconnaître. Il l'embrassa à plusieurs reprises, avec toute l'effusion d'un père qui revit son fils après de longues années d'absence, et il lui demanda comment il se trouvait à Milan, malgré la proscription dont il était frappé.

Alpinolo aussitôt, avec l'accent de la haine la plus vive, et sans se ménager lui-même, lui raconta la suite de ses fortunes, la part qu'il avait eue au désastre de Pusterla, la trahison de Ramengo. Enfin, il lui révéla toute une série d'iniquités qu'il n'aurait jamais cru possibles. Mais ce récit



n'expliquait point au bon frère la présence d'Alpinolo à Milan. Il le questionna à ce sujet; le jeune page lui répondit que c'était un secret qu'il avait juré de ne point trahir. Toutefois il ne fut pas difficile à Buonvicino de pénétrer ses dessous. Il lui conseilla, il lui ordonna même de ne pas se laisser entraîner par ses passions jusqu'à commettre un crime. Alpinolo lui répondit : « Mon père, vos reproches sont inutiles; je n'ai pas eu le courage d'accomplir mon serment. Votre image, gravée dans mon ame, m'a répété, plus eloquemment encore que vous ne pourriez le faire, ces sages avis que votre bouche autrefois prodiguait à mon enfance attentive. Ce n'est donc point de cela qu'il s'agit aujourd'hui; il faut sauver les Pusterla. Voulez-vous m'ander dans ce projet? »

Et il lui révéla ses plans, comment il avait, à prix d'or, corrompu le gélier de la porte Romaine, et comment, à la faveur de son rôle de soldat, il espérait mener à bien une tentative d'évasion. Mais ce n'était pas assez de sortir de la prison, il fallait encore, pour la sécurité de ces infortunés, qu'ils enissent des moyens de quitter immédiatement un pays où tout était pour eux un péril. Il expliqua au moine combien il lui répugnait de mettre un nouvel étranger, un second mercenaire dans la confidence de son dessin, et tout ce qu'il avait à redouter d'une pareille confidence pour le succès de son entreprise. Il lui proposa enfin de se charger lui-même de tout ce qui pourrait favoriser la fuite des Pusterla, une fois qu'ils auraient franchi le seuil de la porte Romaine.

Partagé entre la raison, qui lui montrait les faibles chances d'une pareille tentative, et le désir qu'il avait de la voir réussir, hésitant entre les conseils de la prudence et les élans d'une ardentie aussi vive que dévouée, Buonvicino fit d'abord quelques objections. Il redoutait d'aggraver le sort des Pusterla si leur projet ne réussissait pas, de précipiter vers leur ruine des êtres qu'il c'eût voulu sauver à péril de sa vie, et de décider, par une imprudente démarche, leur mort, qui n'était peut-être point encore arrivée dans l'esprit de Luchino. Mais le page lui montra quelle folie il y avait à croire au moment à l'indulgence de l'amant tout-puissant et dédaigneux de Marguerite; qu'ils n'avaient que la mort à attendre, et que, pour les arracher au dernier supplice, rien n'était trop téméraire ni trop dangereux. A moitié persuadé par ces raisons, entraîné surtout par le désir de sauver ses amis les plus chers, Buonvicino déclara qu'il se prêtait aux vues du jeune page, et il fut convenu entre eux que, toutes les nuits, près d'un noyer appelé le noyer de Quadronno, hors du couvent de Breza, le moine tiendrait trois chevaux tout prêts, afin que Marguerite, Francesco, leur fils, et le courageux écuier pussent immédiatement s'éloigner de la ville, gagner les frontières et braver dans d'autres contrées la fureur désormais impuissante du tyran.



Puis, après avoir demandé à Buonvicino de le bénir, Alpinolo se precipita hors de la cellule.

Cependant le jour fixé pour l'exécution était arrivé, et tandis qu'Alpinolo, tourmenté par la terreur ou enviré par l'espérance, se livrait à toutes les emotions de l'incertitude, Macarullo de son coté, assis contre le mur de la prison, dans le corridor où il se tenait habituellement, comptant, en se cachant, les sequins que lui avait données Alpinolo. « Un, deux, trois... vingt... quarante-neuf, cinquante! Et ils sont à moi! pensait-il; une nuit m'envoie plus que je n'avais jamais espéré de toute ma vie!... Et moi, lourdard, qui hésitas encore avant d'accepter! Oui, oui, on m'a bien nommé Lasagnone, le lourdard. Demain, à cette heure, si mes jambes me disent la vérité, j'arrive à la maison. Quelle surprise pour ma femme! » Et il se frottait les mains, et il riait si haut que le soldat de faction s'arrêta pour le regarder. Ce regard produisit sur lui l'effet que produit sur l'écolier, surpris en faute, le sourcilleusement d'un pédagogue en colère. Alors lui apparut le revers de la médaille; il se voyait surpris, arrêté, pendu. Un moment il se résolut à trahir le soldat qui l'avait payé et à tout révéler à Luchino. Mais la poltronnerie l'empêchait autant que la cupidité de réaliser cette perfidie, parce qu'il ne pouvait sortir de la prison sans être aperçu d'Alpinolo, et qu'il savait que la main du jeune homme ne serait pas lente à le percer d'un coup de poignard.

D'ailleurs, il n'était plus temps de reculer, l'heure était arrivée. Alpinolo vint relever la sentinelle, qui dormait debout.

« Bravo, Quattradita! lui disait le soldat, tu arrives à

temps; c'est à peine si je peux tenir les yeux ouverts. — Va, va, Faganorta, et dors d'un cœur tranquille; quand le temps de ma faction devrait se prolonger, je te le gaterai point ton beau petit sommeil d'or.

— Vive Quattradita! répondait l'autre en lui serrant rudement la main. Touché là! Un peu sombre, un peu querelleur, mais un bon cœur, brave garçon! Laisse faire, à peine se-rai-je prince, que je te ferai caporal. »



Et avec un sourire qui se termina en un bâillement sourd, il s'en alla. Ses pas retentirent le long du corridor, s'éloignant de plus en plus. Alpinolo les compiait, regardant en arrière avec anxiété. Le soldat se retira dans le corps-de-garde, laissa la porte rebondir derrière lui, et tout rentra dans le silence. Alpinolo fit un tour dans le corridor, l'oreille et les regards au guet, et, n'entendant plus aucun bruit, il s'approcha du geôlier, en lui disant : « Eh bien? »

Macarullo répondit : « Eh bien? » en levant la tête comme s'il eût perdu tout souvenir de ce qu'il était convenu de faire, et en fixant sur Alpinolo deux yeux pleins d'une stupidité malicieuse.

Mais une menace d'Alpinolo et un serrement de main qui semblait celui d'une tenaille, rafraîchirent la mémoire au geôlier, et lui firent comprendre qu'il n'avait plus à balancer. Donc, pour tâcher que la tentative d'évasion réussît le plus complètement possible, il ôta ses sandales, s'agenouilla, récita une prière, que la seule terre a menaçait sur ses lèvres, et qui n'avait d'autre but que de demander la complétion du ciel. Alors, s'avancant à pas sourds, il éteignit le lampion qui éclairait faiblement le corridor, détacha les clefs de sa ceinture, et, rasant la muraille, il s'avanza à tâtons vers la prison de Pusterla.





En proie à ces terreurs que causa la captivité, lorsqu'il entendit crier la clef dans la serrure de son cachot à une heure si inaccoutumée, Pusterla crut d'abord à un assassin nocturne; et il recommanda son âme à Dieu, et par cet instinct paternel qui survit dans les moments les plus terribles et se montre admirable jusque dans ses puérilités, il porta Venturino dans un coin de la cellule, le couvrit deson manteau, et lui fit un rempart de tout ce qu'il put trouver dans le cachot; faible rempart, s'il eût protégé l'enfant contre la fureur des assassins, mais qui servait au moins, dans l'imagination désespérée d'un père, à calmer un moment les craintes qu'il concevait pour la vie de son fils. Quelle fut la joie de Pusterla lorsqu'au lieu du broumbe, ce fut un ami, un ami dévoué qu'il pressa sur son sein, et qui venait lui procurer les moyens de fuir! Il reprit brusquement Venturino, lui recommanda de se taire, et ils sortirent tous du cachot de Francesco pour s'acheminer vers celui de Marguerite.

Bientôt après, les deux époux étaient dans les bras l'un de l'autre. Minuit de ravissement qui vaut des siècles de vie, félicité, extase, surprise, tout le cœur humain dans le baiser que ces lèvres, depuis si longtemps séparées, se donnèrent en se réunissant. Mais il fallait abréger ce moment d'inefable ivresse; ce n'était pas le lieu de perdre le temps, même à être heureux. On réunit entre les bras de Marguerite le jeune Venturino, fardeau sacré, précieuse charge, dont elle était privée depuis si longtemps, et qu'elle ne pouvait se lasser de couvrir de caresses. Quoiqu'il ne put voir qu'il était dans les bras de sa mère, et qu'on ne l'eût point averti, l'enfant répondait aux baisers de l'inconnue par ces deux baisers de l'enfance, si pleins de charmaante affection; puis, tous se tenant par la main dans l'ombre, reprirent leur marche silencieuse, guidés par Macarullo.

Déjà ils ont passé le premier corridor; ils ont franchi la porte derrière laquelle dorment les gardes. Après avoir traversé un couloir obscur, ils entrent dans la cuisine du geôlier qu'importe derrière lui la porte et respi're, comme ayant accompli le plus difficile de l'entreprise. Une autre porte donnait sur une cour; ils l'ouvrent; là, en face, une poterne: cinq pas sortir, sauter le petit fossé, et ils sont sauvés du péril; ils tendent l'oreille... tout est silencieux. Mais une sentinelle dormait, étendue sur un petit mur latéral à hauteur d'appui; Macarullo, plein d'anxiété, l'indiqua à Alpinolo; mais celui-ci, le poussant en avant, lui fit entendre par signes que ce n'était rien, et que le sommeil du soldat était profond. Tous étaient sur le seuil, précédés de

Macarullo et du jeune page. La lune, fendant les nuages, jeta comme une gerbe de rayons sur le front pâle de Marguerite, que Francesco et Alpinolo regarderent avec amour, respect et compassion. L'enfant, lui-même, souleva sa tête d'ange, et de sa petite main écartant les cheveux qui lui cachaient le visage de celle qui le portait avec tant de tendresse, il reconnut sa mère. Quelle joie! pauvre petit! « Ma mère! ma mère! » s'écria-t-il avec un cri aigu; et il lui jeta les bras autour du cou.

Un froid mortel les saisit tous à ce cri. Marguerite ferma la bouche de son fils avec sa main; ce fut en vain, il était trop tard. La sentinelle, éveillée, leva la tête, vit plusieurs personnes réunies et cria: « À l'aide! aux armes! » Elle n'avait pas fini de hurler ces paroles, qu'Alpinolo lui avait tranché la tête; puis, de son sabre ensanglanté, il invita ses compagnons à courir, à fuir, à s'échapper, pendant qu'il resterait à la porte, pour leur donner le temps de s'éloigner avant qu'on

CHAPITRE XX.

UN MOINE ET UN PRINCE.



FRÈRE Buonvicino veilla plusieurs nuits, attendant avec des chevaux les fugitifs près du monastère, comme il en était convenu avec Alpinolo. La nuit même où le jeune page tenta, comme nous venions de le voir, d'arracher les Pusterla aux horreurs de leur prison et au sort qui les menaçait, le moine l'avait passée en prières, partagé entre l'espérance et le désespoir, et lorsqu'il entendit clamer le coq du côté des chaumières voisines, « Ce n'est pas encore pour aujourd'hui », se dit-il en renvoyant les chevaux avec leur guide; il revint au couvent de Brera.

Le jour n'était pas encore parfaitement levé, et les paysans des hameaux voisins s'acheminaient vers Milan pour y vendre du lait, du raisin, des légumes. Ceux-ci portaient



deux grandes corbeilles suspendues à leurs bras; ceux-là, deux jarres en équilibre sur leurs épaules; d'autres, des hotots pleins sur leur dos; quelques-uns chassaient devant eux leurs chiens, entraînait des chariots; quelques villageois, les bras et le col nus, portaient des seaux de lait sur leur tête, en parlant entre elles de la tempête de la nuit passée, qui séparaît l'hiver de la prospérité ou des ravages de leurs champs et de leurs jardins, de la famille régnante, de la peste qui les menaçait, de leurs commères, de leurs amis; et elles complainte d'avance les deniers que leur rapporteront la vente de la journée.

Arrivés à l'esplanade, située entre San-Calimero et la tour de la porte Romane, ils voient je ne sais quoi attaché à une branche; ils s'approchent; c'est un homme pendu. « Eh! compère, regardez donc! quel gros fruit cet arbre a produit!

— Oh! oh! qui sera-ce jamais?

— Et que dadie a-t-il au cou?

— Une bourse.

— Une bourse? Venez-vous dire qu'elle est pleine de sequins?

Et ils montraient le pendu à ceux qui venaient par derrière, et ils désiraient apprendre la vérité, pour être les premiers à la raconter dans les maisons où ils allaient porter la crème, du lait et les légumes, ou aux servantes, leurs pratiques, qui arrivaient avec leurs paniers sur le marché.

En passant devant la tour, les soldats qui guettaient le passage des belles faîtières leur apprirent que c'était le gélier de la porte Romane qu'on avait ainsi pendu. Bientôt le bruit s'en répandit par la ville, et lorsque Buonvicino rentra au couvent, le frère portier, Anzogno nel de Concordia, en était déjà instruit. Son premier soin fut d'apprendre cette nouvelle au moine, qui, le cœur navré, s'informa aussitôt si quelque soldat n'avait point été tué dans la mêlée. La renommée avait exagéré les choses, comme à son ordinaire, et sur lui repoussé que plusieurs gardes étaient morts.

Les Pusterla avaient donc vu s'enfoncer leur dernière planche de salut. Buonvicino n'avait jamais cru fermement à la réussite du projet d'Alpinolo; mais la triste issue de cette entreprise ne le surprit et ne le frappa pas moins que s'il en eût véritablement attendu le succès; tout homme, nonobstant les remontrances et la raison, est porté à croire ce qu'il espère.



En présence d'un pareil malheur, il résolut d'aller lui-même solliciter Luchino, de lui faire entendre le langage de conciliation, de clémence, de miséricorde que son ministère l'autorisait à tenir, et de tâcher de sauver, par la persuasion, les victimes que la ruse ni la violence n'avaient pu tirer des mains du tyran.

Aux approches de la tour qu'habitait Luchino, quatre féroces mânes se levèrent à l'encontre du moine, avec des aboiements et des grognements que les gardes réprimèrent à grand-peine. Grillincervello étant, lui aussi, son beurre bur-



lesque, sans se permettre contre le moine les railleries qu'il n'épargnait à personne, courut l'annoncer à Visconti, en se bornant à dire aux autres serviteurs à voix basse : « Aujourd'hui, le prince aura le sermon dans sa chambre. »

Visconti était enfermé en ce moment dans un cabinet reculé de la tour avec un homme à grande barbe, enveloppé dans une robe noire qui lui descendait jusqu'aux talons. Cé lui-ci, avec un air d'importance ou d'imposture (un ressemble si souvent à l'autre), tenant le doigt tendu sur une figure géométrique qu'il avait tracée, et dont il faisait la démonstration au prince. Un astrolabe et une sphère armillaire placés à côté de lui indiquaient qu'il était astrologue. C'était, en effet, cet Andalou de Nero dont nous avons déjà parlé, et qui n'était pas moins célèbre à Milan que Thomas Pisani dans Avignon, où Pusterla l'avait si malheureusement on-suité.

Luchino, comme on le faisait alors dans toutes les occasions douteuses, avait interrogé Andalou sur un problème qui, depuis des siècles, attire l'attention d'un millier de personnes, c'est-à-dire sur la question de savoir s'il était possible de réunir l'Italie sous un seul maître, et s'il serait ce maître fortune.

Lorsqu'on lui amena Buonvicino, le prince ne fut pas satisfait de cette visite, mais il n'osa point lui refuser audience, parce qu'à sa récente réconciliation avec le pape lui commandait de grands regards envers les religieux. Il ordonna donc qu'on fit attendre le moine dans la salle de la *Vigne glorie*, afin que les magnificences du lieu lui fussent mieux senties toute la différence qu'il y avait entre le prince redouté et l'humble frère, entre le souverain environné de tout l'appareil de la force et l'homme qui n'a d'autre cortège que les modestes vertus de la bienfaisance.

En entrant, Luchino, quoiqu'il eût déjà cuirassé son cœur

de cette froideur calculée du puissant qui vient écouter celui qui n'exercera jamais, s'avanza courtoisement vers le moine et lui dit :

« Soyez le bienvenu, mon père. Qui vous amène ici ? »

Buonvicino, s'inclinant : « Quand le ministre du Dieu de la miséricorde passe le seuil d'un puissant, peut-il y apporter autre chose que des conseils de mansuétude et de clémence ? »

— Et ils seront toujours bien reçus, » ajouta Luchino avec une commission affectée, sous laquelle il cachait cette humeur altière que prennent si promptement ceux qui ne trouvent jamais autour d'eux que l'obéissance.

Et le moine : « Soyez-en bénit. Mais il ne suffit pas que l'oreille soit ouverte à la vérité, si le cœur en repousse les préceptes. O prince ! il court par la cité d'étranges rumeurs de nouvelles vengeances... »



— Vengeances ! vengeances ! répondit Luchino en relevant la voix, vengeances ! nom ordinaire que la malignté donne aux châtiments. Donc, si un traître se soulève contre moi dans mes États, si j'entreprends de m'enlever ce que je possède en vertu de mon droit, et si, en le punissant, je me protège moi-même en défendant la société, dont je suis le tuteur, on appellera cet acte une vengeance ! Dieu ne m'a-t-il pas renmis le glaive pour frapper ?

— Eh quoi ! reprit le moine d'une voix d'autant plus humble que celle du prince avait été plus emportée, et Dieu vous accorde les lumières nécessaires pour bien vous en servir. Mais n'avez-vous jamais examiné vous-même si vos affections personnelles n'exercent pas sur vous des influences fâcheuses ? Êtes-vous certain de n'être jamais trompé par ceux dont il a été écrit qu'ils préparent continuellement des flèches pour en frapper les bons dans les ténèbres ? Avez-vous considéré que le sang d'innocent crie incessamment en présence de l'Agneau ? »

Les mouvements de Visconti montraient à quelle impatience il souffrait un langage si vrai, mais si inutile. Et le moine continua : « O prince, vous tenez dans les fers Francesco Pusterla et Marguerite... »

— Eh quoi ! tout ce sermon aboutit à cette péroration. Dès qu'il s'agit d'une belle femme, c'est ainsi, mon révirend, que vous prenez les choses à cœur ? »

Ces paroles allèrent jusqu'au fond de la tête de Buonvicino. Il examina rapidement en lui-même si ses anciennes amours n'avaient pas trop de part dans sa conduite présente. Il lui parut que non, mais il se dit dans son cœur : « Que ce reproche soit en expiation de mes erreurs passées. » Luchino, à qui cette raillerie était échappée dans un de ces moments où le naturel prévaut sur la réflexion, continua plus sérieusement :

« Vous n'ignorez pas comment les condamnés ont été mis en jugement, et que de leurs aveux spontanés il ne résulte que trop que la famille Pusterla, malgré tous mes biensfaits, était à la tête d'une conspiration tramee contre ma sûreté et contre celle de l'État. Osciez-vous mettre en place une chose jugée ? »

— Christ aussi fut jugé. Les martyrs furent jugés. Et le chrétien qui se rappelle sait que parfois le glaive de la justice rivalise avec le couteau de l'assassin. Il sait voir parfois l'innocent dans celui qui

monte à l'échafaud, et le réprobé de Dieu dans celui qui l'y condamne.

— Eh bien ! que Dieu les sauve, s'ils sont justes, répondit Luchino. Quant à moi, pour ne point sembler mis par des passions personnelles, je les ai soumis à des juges indépendants, et il sera fait selon ce qui paraîtra à leur justice.

— Celui-là seul est grand, reprit Buonvicino en s'animant, qui soutient le manteau de la justice ne masque point l'iniquité. Les juges seront-ils incorruptibles ? auront-ils le courage de prononcer contre ce qu'on leur montrera comme le désir du maître... »

Luchino fut bien aise de trouver un prétexte pour s'irriter et se soustraire aux arguments du moine, qui lui étaient d'autant plus insupportables qu'il les exposait avec plus de calme et de soumission. « Eh quoi ! crut-il, vous oseriez douter de l'intégrité de mes juges ? Mon père, tant qu'il ne s'est agi que de moi, tant que vous vous êtes borné à me recommander mes devoirs, à tort ou à raison, je vous ai prêté l'oreille avec la soumission d'un fidèle chrétien. Maintenant, je ne suis plus me faire ; vous vous attaquez aux plus honorables de mes sujets. Silence donc, il suffit. Pour l'intérêt que vous prenez à mon âme et à ma renommée, grand merci ; je vous en récompenserai mieux que par des paroles ; mais là finit votre rôle. Vos protégés comparaitront devant leurs juges, ils y verront dévoiler leur scélératesse, et..... et ils me iront.

Il parla d'une voix résolue, qui n'admettait point de réplique. Ce dernier mot : ils mourront, qui venait de s'échapper de sa bouche, résonna terrible sous les voûtes de la salle, et frappa comme d'un coup de foudre le moine, qui baissa la tête et se tut. Quand il la releva, il vit Luchino qui franchissait le seuil à pas précipités, et le laissait seul. Ainsi, le petit nombre de fois que la vérité peut se faire entendre à l'oreille des tyrans, leur funeste habitude de voir leur volonté convertie en loi étouffe les réclamations et met encore à la place du droit l'arbitraire et la violence.



Luchino retourna réver la conquête de toute l'Italie avec Andalou de Nero. L'*umiliato* descendit comme aveugle les escaliers du palais, traversa la cité, plein de compassion pour les peuples à qui Dieu envoie le pire des fléaux contenus dans les trésors de sa colère, un mauvais souverain. Il arriva au couvent de Brera en méditant sur les misères du juste, qui lui orient que sa patrie n'est point ici-bas.

(La fin au prochain numéro.)





Bulletin bibliographique.

Les Diplomates européens; par M. CAPEFIGNE (1). — *Galerie des Contemporains illustres*; par un HOMME DE RIEN (2). — *L'autre Monde*; par GRANDVILLE (3).

M. Capefigine est le fondateur-gérant d'une fabrique de livres historiques. Cet établissement prospère, à ce qu'il paraît, car il domine le marché de ses produits. Du reste, il a tant fait parler de lui dans la quatrième colonne des grands journaux, qu'il jouit actuellement d'une réputation au moins égale à celle des pharmacies de MM. Regnault et Lamouroux. Allez-his par des annonces payées, le public a d'abord acheté de confiance quelques-uns des livres qui portent sur leur couverture l'étiquette Capefigine et compagny, et qu'on lui vendait cependant sans aucune garantie de vérité et de talement. Aussi, examen fait de sa marchandise, l'infortuné reconnaît une fois encore qu'il avait été outrageusement trompé, et

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Toutefois, la spéculatiōn était si bonne, qu'en dépit de la découverte de la vérité, malgré les avertissements et les sévères reproches de la critique, elle se continue avec un certain succès. Chaque année, la fabrique Capefigine invente, confectionne et met en vente un ouvrage moyençan qui n'a pas moins de six à huit volumes, — la matière première n'est ni rare ni précieuse, — le plus souvent un épisode ou un règne de l'histoire de France. Quand je dis invente, je me trompe : M. Capefigine n'a jamais inventé que son procédé, qui consiste à faire un volume avec cent pages de mauvaises phrases et deux cents pages de notes copiées partout. Le sujet de ses publications, il l'emprunte à d'autres écrivains plus riches que lui. Les journaux annoncent l'apparition prochaine d'un ouvrage en 4 volumes, qui a coûté à son conscientieux auteur dix années de recherches et de travail, le lendemain même M. Capefigine, qui n'avait jamais songé à ce, présente un autre volume de la Réforme et une histoire de l'Empire, lorsqu'il a su que M. Mignet et M. Thiers travaillaient à ces deux ouvrages, et consultait, pour les rendre dignes d'eux-mêmes et de leur sujet, toutes les archives de l'Europe. On raconte à ce sujet un mot poignant de l'éditeur futur de *L'Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers : « Eh bien ! Monsieur, je vais vous faire concurrence, » lui dit M. Capefigine en l'abordant d'un air triomphant. — Comment cela ? lui répondit avec le plus grand sang-froid son interlocuteur. Est-ce que vous allez publier *L'Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers ? »

Cette année, entre la portion ordinaria de *L'Histoire de France*, M. Capefigine a réglé les dernières de ses anciennes pratiques d'un petit volume supplémentaire. Ce volume, qui a son merite particulier, est intitulé *les Diplomates européens*. Il y a plusieurs années, M. Capefigine avait publié quelques notices biographiques dans les recueils ou grandes revues. On lui a conseillé de les reunir en un corps d'ouvrage, afin d'en mieux faire connaître la tendance et l'esprit, et il se charge de nous apprendre lui-même pourquoi il a cru devoir suivre cet avis. L'avocat est digne d'être cité en entier.

« Le but que je m'étais proposé alors avait été d'effacer les préjugés que les écoles déceptives de la Révolution et de l'Empire avaient jetés sur les vastes intelligences qui ont dirigé les cabinets ou qui les conduisent encore. Ce but, je le crois, fut en partie atteint par les quatre notices sur le prince de Metternich, les comtes Pozzo di Borgo, Nesselrode et le duc de Wellington. Il m'a paru d'autant plus essentiel aujourd'hui de compléter cette publication, qu'on semble prendre plaisir, depuis quelques années, de ne grandir que les démolisseurs. Les corps illustres se donnent le honneur d'écouter les éloges de tous ceux qui ont ravagé notre vieille société, et l'un n'est pas un homme capable, savant, vertueux, si l'on n'a pas été au moins demi-ridicule. Quant à moi, je demande une petite place pour les hommes politiques qui créent, conservent ou grandissent les Etats, pour ceux dont les œuvres durent encore et survivent à tous les déclamateurs. Je donnerais toutes les renommées des constitutions de 1791, de l'an III et de l'an VIII pour la moindre parcelle de l'intelligence du grand cardinal de Richelieu ! »

M. Capefigine est, comme on le voit, assez difficile à contenter,

qui n'aime pas les constitutionnelles de 1791, de l'an III et de l'an VIII, nous le concevons sans peine ; l'Académie des Sciences morales et politiques s'est donc donné le honneur d'écouter plusieurs notices biographiques fort remarquables que lui a lues son secrétaire-permanent, et dans lesquelles un juste hommage était rendu à leurs mérites. Or, M. Capefigine ne pardonne jamais à ces démolisseurs, comme il les appelle, d'avoir été loués par M. Mignet, auquel il a emprunté le titre d'un de ses immémoriaux ouvrages, Mais pourquoi Napoléon lui semble-t-il si petit ? Serait-ce parce que M. Thiers va bientôt publier son histoire ? Dans son éloge de lord Castlereagh, M. Capefigine, après avoir approuvé, admiré et loué la conduite du ministre anglais, s'exprime en ces termes en parlant de l'Empereur déchu :

« Au reste, tout fut fait avec égard et convenance ; nul ne fut plus boudoir, plus muassade, et je dirai même plus petit, que Bonaparte dans le malheur. Comment aurait-il traité le duc d'Enghien ? N'avait-il pas poursuivi et traqué Louis XVIII partout en Europe ? Était-ce trop, le lendemain de son audience des Cent-Jours, qui nous avait tant conte, que de se placer dans un lieu sûr, où il ne pourrait plus tourmenter l'Europe ? Bonaparte s'ellennit de ce qu'on lui donne pas le titre de majesté, de ce qu'on ne lui laisse pas la liberté de vivre honrairement en Angleterre ou aux Etats-Unis (ce qu'il demandait aussi sincèrement que d'être juge de paix de son canton avant le 18 brumaire). Voyez-vous Bonaparte citoyen de Westminster ou de Charlestown ! après un si long drame, quand on n'a pas pu mourir, d'autre sauf s'effrayer. A Sainte-Hélène, Bonaparte n'est pas la grandeur de ses souvenirs et de sa gloire, et j'aime à croire que ses flâneurs ont trouvé ses paroles dans les récits sur son exil. »

Des sentiments si nobles et si vrais, exprimés avec tant d'élegance et de distinction, ont-ils besoin de commentaires ? Nous ne ferons pas, quant à nous, un si grand honneur à M. Capefigine. Nous aimons mieux compléter cette citation par un autre passage emprunté à l'elogie de lord Wellington, « ce vieux et noble chef des armées britanniques », qui a eu en son panoplyste, « n'est pas seulement une haute intelligence dans les combinaisons de la guerre, mais encore une telle politique sérieuse. — En France, ajoute M. Capefigine, les idées marchent moins vite ; on y est encore plein de préjugés sur l'esprit et le caractère du duc de Wellington. La vieille querelle du parti bonapartiste pesé sur nous et dégouliné l'histoire. »

Desire-t-on encore quelques échantillons de ce style véritablement unique dans son genre ? Ouvrons au hasard ce volume incomparable :

« La vie publique, quand on a des entrailles, s'use vite. (P. 260.) » à l'Assemblée Constituante fut un grand chaos ou des hommes de talent se heurtèrent la tête. (Page 70.) »

« M. Pazzo di Borgo était un homme si plein de faits, qu'ils sortaient partout les pores. Je le vis à son retour à Paris ; quelle différence ! et que nous sommes petits devant cette main de Dieu qui brise et froisse le cuir !... (Page 189.) »

« Les émotions, on s'en souvient toujours... elles s'infiltrent dans la vie entière, elles s'imprégnent au crâne des hommes pour dominer toute leur pensée... (Page 120.) »

« En Angleterre, ce pays des grandes opinions, la chute d'une noble espérance décore les entrailles des hommes d'Etat. (P. 222.) »

« À la Prusse, ce long boyau qui la tète sur le Nièmen et les pieds sur la Meuse. » (Page 506.)

M. Capefigine, qui s'avone si souvent et si hantement conservateur, se permet pourtant ça et là quelques attaques que nous ne savons comment qualifier, contre certaines institutions civiles. Ainsi on lit à la page 81 : « A peine rendu à la vie scellée, M. de Talleyrand eut à subir les exigences impérieuses du premier Causal Bonaparte, qui se piquait de haute moralité, lui imposa l'obligation du mariage, grande plaie pour l'homme spirituel et de bon goût... »

Ces citations sont suffisantes. Nos lecteurs savent maintenant dans quel esprit et avec quel style M. Capefigine a écrit les biographies du prince de Metternich, du comte Pozzo di Borgo, du prince de Talleyrand, du baron Pasquier, du duc de Wellington, du duc de Richelieu, du prince de Hardenberg, du comte de Nesselrode et de lord Castlereagh. Il nous restera maintenant à prouver que cet ouvrage, si noblement pensé et si purement écrit, contient presque autant d'erreurs que de faits ; mais un pareil travail ne saurait trouver place dans l'*Illustration*. Seulement, pour donner une idée de la conscience historique, qu'on nous permette cette expression, de l'auteur des *Diplomates européens*, nous emprunterons encore un court passage à la Notice du prince de Talleyrand.

« Des 1812, tout prestige était effacé sur l'Empereur : l'incendie de M. secours, les glaces qui avaient enveloppé un linéail la grande-armée, la conspiration de Mallet, avaient ébranlé la force impériale. Les négociations de M. de Talleyrand prenaient une indehors fardeuse ; les plénipotentiaires des puissances avaient fixé un congrès à Chatillon, plutôt pour la forme que pour discuter des questions véritablement diplomatiques. M. de Caulincourt devait y présenter un traité sur les limites de la France en conservant Napoléon sur le trône ou la régence de Marie-Louise. Le dévouement de M. de Caulincourt à l'Empereur ne pouvait pas être mis en doute : ce fut à ce moment que M. de Talleyrand envoya un agent mystérieux au quartier-général de l'empereur Alexandre. Cet agent, M. de Vitrolles, je crois, dut exposer l'état de la capitale, le besoin qu'on avait d'en tirer avec l'empereur Napoléon, la nécessité surtout d'une restauration de l'ancienne dynastie, seule solution positive. L'état de choses, M. de Vitrolles s'échappa avec beaucoup de zèle et d'esprit de cette mission initiale qui le plaignait en face d'immenses dangers ; il parvint à remettre à l'empereur Alexandre des lettres-chiffrees de M. de Talleyrand, et un mémoire fort détaillé sur l'état des esprits... »

« Eh bien ! M. de Vitrolles nous a autorisé à le déclarer en son nom, il n'y a pas un seul mot de vrai dans toute cette histoire. M. de Vitrolles ne regat pas, comme le croit M. Capefigine, une partie mission de Talleyrand si le lui avait même jumé paralysie. Du reste, M. Capefigine paraît, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, s'attendre à un démenti. Il n'ose pas affirmer, il se contente de croire. Cette manière d'écrire l'histoire n'estelle pas réellement originale ? J'allègue un fait, je ne suis pas sûr

qu'il ait eu lieu, mais je le crois, ou plutôt je le pense, cela me suffit. Ne demandez pas de le vérifier, je suis un trop grand historien pour m'abaisser à de pareilles recherches. Ce « Je crois ! » c'est M. Capefigine peint par lui-même. Que pourrions-nous ajouter à un portrait si ressemblant ?

L'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres*, qui s'appelle un Homme de rien, possède toutes les qualités dont M. Capefigine est privé. Nous n'avons que des éloges à donner à cette publication. L'extensio et la variété de ses connaissances, l'élegante simplicité de son style, son impartialité, son indépendance, sa raison et son bon goût, assureront à l'*Histoire de rien*, dont nous respecterons l'anonyme, une place éminente parmi les écrivains les plus distingués de notre époque. On sent, en parcourant la *Galerie des Contemporains illustres*, que M. de L... n'a pas voulu faire une spéculation éphémère, comme d'autres biographies contemporaines, mais un livre sérieux et vrai, qui sera toujours lu et consulté avec autant de profit que de plaisir. Ses erreurs, quand il en connaît, sont toujours involontaires. Mais aussi qui pourra se vanter de n'avoir jamais recueilli un seul renseignement inexact dans cent et quelques biographies d'hommes pour la plupart encore vivants ?

L'Homme de rien, répondant à certains critiques dans la préface de son cinquième volume, a donc affirmé, sans crainte d'être démenti, qu'il était « un être un et reel, parfaitement inoffensif et indépendant, disant poliment ce qui lui semble la vérité, sans intention de plaire ou de déplaire à qui que ce soit, et ne recevant jamais d'autre inspiration que celle de sa conscience. »

Mais si divertissants que nous semblent les *Diplomates européens*, si intéressants que soient les *Contemporains illustres*, il est temps de faire, sous la conduite de Grandville, une petite excursion dans un autre monde que le nôtre. Ce n'est pas l'autre monde, celui des démons et des anges, dont tous les grands poètes de l'antiquité et des temps modernes nous ont laissé des descriptions plus ou moins exactes et agréables ; c'est un autre *Monde*, un monde qui n'a jamais existé que dans l'imagination de son inventeur et créateur, un monde qui nous promet, comme son titre l'annonce, une foule de transformations, visions, incarnations, ascensions, locomotions, explorations, pérégrinations, excursions, stations, cosyn gonies, fantasmagories, rêveries, folâtries, facéties, lubies, métamorphoses, zoomorphoses, lithomorphoses, metempsychoses, apothéoses, et autres choses.

Si nous ouvrons ce volume merveilleux, qu'y voyons-nous, en effet ? D'abord, après un spiritual menuet dansé par la plume et le crayon, l'apothéose du docteur Puff, qui crev deux nezoid-s à son image : le capitaine Krackz, professeur de natation, et le compositeur Halilie. Ces trois coélieux se partagent immédiatement l'univers à pôle ou face. Krackz choisit la mer. Halilie prend le ciel, la terre reste à Puff. Ingénue allégorie pour nous aviser que l'auteur de *L'autre Monde* va nous révéler tous les mystères des plus bizarres fantaisies de la *Folle du Logis* ; aussi marchons-nous dès lors de surprise en surprise. Là, ce sont des instruments ou des vegetaux qui prennent des formes et des figures humaines pour donner un conseil ou se battre en duel ; ici, des animaux déguisés se livrent, au fond des eaux, aux déguisements physiologiques succèdent un curieux chapitre intitulé *le Royaume des Marionnettes* ; on y remarque même des milliards qui dansent un pas de caractère avec des crabes. Mais bientôt les plaisirs de l'hiver font place à ceux de l'été : poissons d'avril, Longchamps, exposition de tableaux, ateliers de peintres, Louvre des marionnettes, qui d'esprit et de talent vous faites dépenser à votre second créature... De la terre, remontons aux cieux, nous pourrions être témoins d'une éclipse à nijugale ; nous y verrons le soleil et la lune s'embrasser, les signes du zodiaque danser la sarabande, une comète se promener sentimentalement dans l'espace, etc., etc. ; nous assisterons à la représentation des amours d'un pantin et d'une étoile ; puis, pour nous renouer des fatigues d'un étrange voyage, nous irons passer un après-midi au Jardin-des-plantes. Jetons un regard rapide sur cette foule variée des monstrueux doubleurs qui attire d'abord nos regards, et courons à la fête des fleurs ; car bientôt des locomotives acriennes viendront nous enlever pour nous ravis au quatre-vingt-dix-septième ciel, où nous connaîtrons enfin quelques-uns des mystères de l'infini. Qui vous diraïs encore ? Vous parlerai-je des Marquises, des grands et des petits, de la jeune Chine, d'une journée au clocher conjugal, des plaisirs des Champs-Elysées, de l'enfer de Krackz, des noës du Puff et de la reclame, des metamorphoses du sommeil, de la meilleure forme de gouvernement, de la fin de l'un et de l'autre monde... J'aimerai mieux employer le peu de place qui me reste à vous apprendre, si vous l'ignoriez, à mes bien-aimés lecteurs et lectrices, que Grandville n'avait peut-être jamais été, sinon plus heureux, du moins plus original, plus labile, plus spirituel que dans ce beau volume qui a pour titre *un Autre Monde*. 20,000 souscripteurs et acheteurs partagèrent, je n'en doute pas, au final de cette année, ma surprise et mon admiration.

Ap. J.

Les derniers exemplaires de *L'Histoire de l'Art par les Marmots*, depuis sa decadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au sixième, par M. Sérusier d'Aiguesourt, sont actuellement la propriété de M. Lenoir, marchand d'estampes, 5, quai Malakoff. Les six volumes de ce bel ouvrage, enrichis de 523 planches gravées, coûtaient autrefois 720 fr. sur papier dit Jesus-lyon superfin satiné. M. Lenoir offre les exemplaires qu'il possède à 500 fr. et à 600 fr. ; c'est une occasion unique dont tous les amateurs s'empresseront de profiter.

(1) 1 vol. In-8. Imprimeur-Unis, 7 fr. 50 c.

(2) 5 vol. in-18. (L'ouvrage en aura 10.) Chaque volume contient 12 biographies et 12 portraits. 1. Rend. 4 fr. le volume.

(3) 1 vol. grand in-8, avec 36 grands dessins colorés et de nombreuses gravures sur bois. Fournier. 48 fr.

Les Announces de L'ILLUSTRATION contiennent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire reparaître un assez grand nombre de numéros empêche la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro égaré ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES ins. à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1845 ; par M. MIGNER, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. 15 fr. — PRIX :

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS RÉPÉSENTATIVES EN FRANCE ; par M. A.-C. THIBAUT. 2 vol. in-8. 15 fr.

JÉRÔME PATUROT À LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE, 5 vol. in-8. 22 fr. 50

ENCYCLOPÉDIANA, Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines, 1 vol. grand in-8. (Complet.) 40 fr.

J.-J. DUBOCHE ET C[°],
ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 55.

VOYAGES EN ZIGZAG,
ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes, par R. TOFFER, illustrés d'après les dessins de l'auteur, et ornés de 12 grands dessins par M. CALAME.

Ces intéressantes relations de voyages sont dues, texte et dessins, à la plume de l'auteur des *Nouvelles générales*, M. Töpffer de Genève, et l'on y retrouvera, outre les agréments du style et le talent de description pittoresque qui distinguent ce recueil, l'idée prise sur nature de la plupart des sujets ou des personnages qui y figurent. C'est, en effet, en pratiquant la Suisse, c'est en y dessinant et en y croquant chaque année sites et gens, que l'auteur des *Nouvelles générales* s'y est approprié ce coloris dont la trahison et la vérité ont trouvé un si bon accueil auprès de notre public, un peu has impressions travaillées et de souvenirs inventés, telle, les impressions sont simples, mais sincères ; les souvenirs peu éclatants, mais tout vivants de réalité ; et là où le texte se présente moins heureusement à les reproduire, un croquis lui vient en aide et les fixe.

Un célèbre paysagiste, compatriote et ami de M. Töpffer, a bien voulu prêter à cette publication le concours d'un talent que le public français a su depuis longtemps apprécier : M. Calame a composé, pour les *Voyages en Zigzag*, douze grands paysages, qui sont une richesse de plus dans un livre déjà si riche.

Un très-beau volume grand in-8, jésus de 300 pages, orné de gravures dans le texte et de 50 grands sujets de paysages tirés hors du texte, — 50 livrasons à 50 centimes chacune. — La livraison se compose d'une feuille avec dessins dans le texte, et une grande gravure à part du texte — 15 fr. L'œuvre complète.

On souscrit chez les Editeurs, chez tous les Libraires de Paris, des Départements et de l'Etranger, particulièrement chez les Libraires de la Suisse et du Piémont.



LES MYSTÈRES DE PARIS,
par EUGÈNE SUE, nouvelle
édition illustrée.

La 16^e et la 17^e livraison ont
paru le 11 novembre ; — la 18^e
paraira le 18 ; — la 19^e et la 20^e,
qui complètent le 1^{er} volume, pa-
raitront le 25.

Ce volume contiendra 21 gran-
des Vignettes ou Types en pied,
dont 9 graves sur acier et 12 sur
bois ; — 70 Gravures dans le
texte.

PRIX DU VOLUME :
10 FR.

L'Édition illustrée formera 1 vol.
pour 40 fr.

Les grandes Gravures
du tome 1^{er} sont :

Le Tapis-Français.
Le Chourimbre.
Le Maître-d'École.
La Soualeuse.
La Chouette.
Le baron de Graïn.
Bradamanti.
Walter Murph.
Louise Morel.
Bras-Rouge.
Tourillard.
Rodolphe en ouvrier.
Rodolphe au bal.
Marquise d'Herville.
Le Docteur nègre.
Scène de la Punition.
Sarah Mac-Gregor.
Le Jardin d'hiver.
Bouqueval, paysage.
Fleur de Marie en paysanne.
Cabriou.

La Souscription est ouverte
chez tous les Libraires de Paris
et des départements.



(Rodolphe.)

UN FORT VOLUME IN-12 DE 1,600 COLONNES, ORNÉ DE 500 GRAVURES SUR BOIS. — 12 FRANCS L'OUVRAGE COMPLET.

Publié par J.-J. Dubochet et C[°], rue de Seine, 55.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. AICARD, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; DESPORTES, avocat; PAUL GERVAIS, aide-d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomathique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; LEON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées; LÉONIE LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEPILEUR, docteur en médecine de la Faculté de Paris; CH. MARTINS, docteur ès-sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; G. VIALA, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, Analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Meteorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Mineralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paleographie et Mason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Education, Legislation.

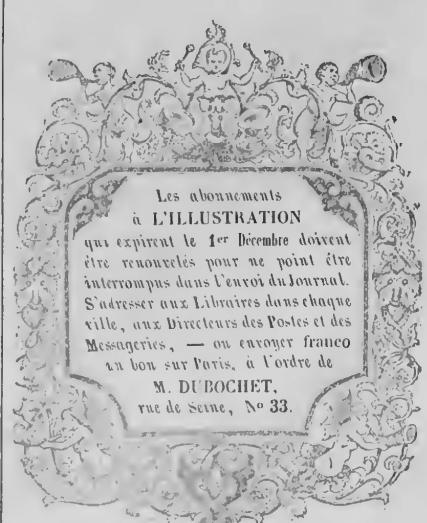
Le Comité central de l'instruction primaire de la ville de Paris, sur le rapport de la Commission des livres et méthodes, a arrêté que l'ouvrage intitulé *Un Million de Fait*s est adopté pour être donné en privé dans les classes communales d'adultes de la ville de Paris. L'edit ouvrage, ajouté l'arrête, est signalé aux institutrices et institutrices communales, comme pouvant être utilement consulté par eux dans l'exercice de leurs fonctions.

Le *Million de Fait*s, qui avait déjà l'approbation des plus hautes autorités de la science et la sanction d'un succès immense, reçoit de cette nouvelle approbation un titre nouveau à la confiance du public, titre plus positif et plus pratique en quelque sorte que celui même qu'il a reçu de la recommandation des savants les plus illustres.

Les auteurs du *Million de Fait*s préparent un ouvrage analogue, qui, sous le titre de *Patra*, répondra à toutes les questions auxquelles peut donner lieu la France sous le rapport de son histoire et des conditions physiques et politiques de son existence dans le passé et dans l'avenir. Cette publication, annoncée comme devant paraître assez prochainement, ressemblera, comme l'indique le titre, *Patra*, toutes les connaissances dont notre pays est le sujet, la source et l'objet.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacets, et ne formant aucun pli aux articulations. — PLAMET JEHNE, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.



Les abonnements
à L'ILLUSTRATION

qui expirent le 1^{er} Décembre doivent
être renouvelés pour ne point être
interrompus dans l'exercice du journal.
S'adresser aux Libraires dans chaque
ville, aux Directeurs des Postes et des
Messagers, — ou envoyer franco
un bon sur Paris, à l'ordre de

M. DUBOCHE,
rue de Seine, N^o 33.

Modes.

Cet hiver on emploie beaucoup de velours pour l'ornement de robes : nous donnons une robe garnie, au bas, de deux biais de cette étoffe; le corsage et les manches ont la même garniture. Le costume d'enfant, dont le modèle nous a été fourni par madame Marnedaz, est en étoffe de laine, et les ornements sont également en velours.

A la première et à la seconde représentation de *Dom Sébastien*, à l'Opéra, les toilettes étaient très-brillantes : nous avons remarqué, entre autres, une robe de satin blanc avec un rang de dentelle posé sur chaque côté de la jupe, de manière à produire l'effet de deux barbes; au milieu était un petit plissé en ruban de satin, autour duquel tournait la dentelle. Deux rangs de dentelle pareille, surmontée d'un petit plissé de ruban, ornaiient le corsage et les manches. Une forte belle épingle en coque de perles, entourée de marcasite, descendait jusqu'à la moitié du corsage; les coques étaient séparées par un nœud forme de marcasite. Un bracelet de même genre complétait cette parure riche et du goût le plus nouveau, puisque les vieux bijoux sont la plus nouvelle mode.

Une autre toilette, dont l'ensemble était encore très-gracieux, se composait d'une robe de velours d'Afrique rose à plissé de rubans descendant de chaque côté de la jupe, toujours en tablier, avec forrage en passementerie lacee en carreau au milieu et diminuant de largeur vers la ceinture (la même garniture se répétait au corsage); puis d'un petit bonnet en dentelle avec barbes relevées sur le derrière de la tête, et dont toute la grâce consistait dans l'arrangement et la pose d'une fleur, d'un nœud, d'un rien.

On peut affirmer que le blanc, le rose et le gris argenté dominent dans ces premières réunions de la saison.

Mais, comme une femme en néglige est encore plus intéressante que sous tous les costumes de grande parure, la recherche des robes de chambre est devenue un luxe, une mode, un usage général. Les vastes et longs plis de soie ou de cachemire conviennent à presque toutes les tailles. Pour ces robes, le



satin initiant le piqué fait de charmantes doublures; il fait fort bien encore pour leurs revers, mais la doit se borner son emploi. Pour les robes de ville et les manteaux, il ne doit servir qu'à doubler; l'utiliser comme ornement extérieur serait un manque de goût. Toutefois, on peut faire une exception en favorisant des pelisses de cachemire ou de soie pour sorties de bal et de théâtre.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSEES DANS LE DERNIER NUMERO.

1. La solution de divers problèmes de mécanique dépend de la connaissance de la nature du *centre de gravité*.

On appelle ainsi dans un corps, le point autour duquel toutes ses parties se balancent, de manière que s'il était suspendu par là, il resterait indifféremment dans toutes les situations où on le mettrait autour de ce point.

Il est aisé de voir que, dans les corps réguliers et homogènes, ce point ne peut être autre que le centre de figure. C'est ce qui a lieu dans un globe, dans un sphéroïde, dans un cylindre.

On trouve le centre de gravité entre deux poids ou corps de différente pesanteur, en divisant la distance de leurs points de suspension en deux parties qui soient comme leurs poids, en sorte que la plus courte soit du côté du plus pesant, et la plus longue du côté du plus léger. C'est le principe des balances à bras inégaux, ou, avec un même poids, on pese plusieurs corps de différentes pesanteurs.

Lorsqu'il y a plusieurs poids, on cherche par la règle précédente le centre de pesanteur de deux; on les suppose ensuite réunis dans ce point, et l'on cherche le centre de gravité commun avec le troisième poids et les deux premiers réunis dans le point précédent trouvés, et ainsi de suite.

Souvent, par exemple, les poids A, B, C, suspendus aux trois

points D, E, F de la ligne ou balance DF, que nous supposons sans pesanteur. Que le poids A soit de 108 kilog., B de 144 et C de 80; la distance DE de 11 mètres et EF de 9 mètres.

Cherchez d'abord entre les poids B et C le centre commun de gravité; ce que vous ferez en divisant la distance EF, ou 9 mètres, en deux parties qui soient comme 144 et 180, ou 4 et 5. Ces deux parties sont 4 et 5 mètres, donc la plus grande doit être placée du côté du plus faible poids. Ainsi le poids B étant le moins, on aura EG de 5 mètres et FG de 1 mètres; conséquemment DG sera de 16.

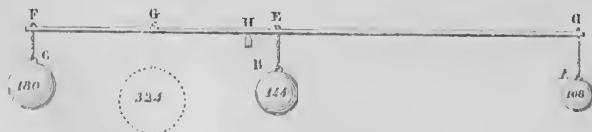
Supposez à présent au point G les deux poids B et C réunis en un seul, qui sera par conséquent de 524 kilog.; divisez la distance DG, ou 16 mètres, dans le rapport de 108 à 524, ou de 4 à 5; l'une de ces parties sera 12 et l'autre 4. Ainsi le poids A étant moins, il faut prendre DH égal à 12 mètres, et le point H sera le centre de gravité commun des trois poids.

On peut trouver la même chose si l'on écrit commencé à réunir les poids A et B.

La règle est enfin la même, quel que soit le nombre des poids et quelle que soit leur position dans une même ligne droite ou dans un même plan ou non.

La considération du centre de gravité donne lieu à diverses propositions curieuses. Nous nous bornerons à énoncer ici un beau principe de mécanique qui en découle. Le voici :

Si plusieurs corps ou poids sont tellement disposés entre eux, qu'en se communiquant leur mouvement, leur centre de gravité



(C'est cette figure qui a été placée par erreur dans l'avant-dernier numéro.)

commun reste immobile ou ne s'écarte point de la ligne horizontale, c'est-à-dire ne hausse ni ne baisse, alors il y aura équilibre.

Ce principe porte presque sa démonstration avec son énoncé, et nous pourrions nous en servir pour démontrer toutes les propriétés des machines; mais nous lassons au lecteur le soin de faire cette application.

II. Voici l'énoncé du problème tel qu'il a été donné dans l'Anthologie grecque :

*Dic. Heiemniam deus, a sublimo sororum
pithosum iha quid turnos tecla frequentat,
Qui, subito, Sophiam sublant in agone magistrum?
Pleam; tunc animo mea dicta, Polyeuctes, hauri.*

*Dumida horum pars praeclara mathematica dicit,
Quarta immortaliter naturam nosse laborat;
Sepulta, sed tacit, sedet atque audita revolut;
Tres sunt feminas sexus.*

Ainsi il s'agit de trouver un nombre dont une moitié, un quart et un septième, en y ajoutant 5, fassent ce nombre lui-même. Il est aisé de répondre que ce nombre est 28.

III. Ce problème est tiré de l'Anthologie grecque. Voici l'énoncé en vers latins :

*Dic quina nuna hora est? Superest tantum ecce dies
Quantus loq' gemini exacta de luce trientes.*

En divisant la durée du jour, comme faisaient les anciens, en douze parties, il est question de partager ce nombre en deux parties telles que les $\frac{1}{2}$ de la première soient ensemble égales à la seconde; ce qui donne, pour le nombre des heures écoulées, $\frac{7}{12}$, et conséquemment, pour le reste du jour, 6 heures $\frac{5}{12}$.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOLVER.

1. Faire tenir un seuil plein d'eau par un bâton dont une moitié ou moins repose sur le bord d'une table.

II. Une femme a vendu 10 poitrines au marché, une seconde en a vendu 25, et une troisième en a vendu 50, et toutes au même prix, à chacune de leurs ventes. En sortant du marché, il se trouve qu'elles emportent toutes trois la même somme. On demande quel prix et comment elles ont vendu.

Correspondance.

Aux abonnés de Paris. — Est bien fou du cerveau qui pretend contenter tout le monde et son père; cependant toute plainte est respectable.

A M. L. à Saint-Pétersbourg. — Vos observations sont justes. Il sera tenu compte de votre bon avis : nous vous remercions.

M. B. z. dr Nantes croit que nos sujets ne s'épuisent. Les mêmes fêtes, les mêmes cérémonies, dit-il, se reproduisent tous les ans. Que force-vous lorsque vous les aurez toutes représentées ? *M. M. V. G. et L.* s'étonnent, au contraire, que nous laissions passer, sans les illustrer, un nombre considérable de sujets nouveaux, qui offrent chaque jour à notre cadre, Paris, la France, l'Europe, l'univers entier.

A M. G. S., de Rouen. — Proposition malheureusement tardive. L'exposition des produits de l'industrie pour 1834 est un sujet trop important pour que nous ne nous soyons point depuis longtemps mis en mesure de le traiter avec tous les développements qu'il comporte ; nos dessinateurs sont déjà à l'œuvre; nos rédacteurs sont prêts.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Maintenant la science a beau démontrer ses beautés, les arts l'emportent sur elle.



On s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messagers, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostino dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMBE et C°, rue Damiette, 2.